UNE FOLIE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MELÉE DE CHANTS;

PAROLES DE J. N. BOUILLY, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE;

MUSIQUE DE MÉHUL;

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre de L'OPÉRA-COMIQUE NATIONAL, le 15 Germinal an 10.

SECONDE ÉDITION.

« *Dulce est desipere in loco* ».
HOR. Ode 13. Liv. 4.
« Il est doux d'avoir un instant de folie ».



A PARIS,

Chez { HUET, Libraire, rue Vivienne, no. 8;
CHARON, Libraire, passage Feydeau.

AN XI (1803).

A MA FILLE,

AGÉE DE 8 ANS.

OUI c'est à toi, charmant petit lutin,
Que je prétends dédier ma *Folie ;*
A toi dont le souris malin,
Le minois agaçant, l'heureuse repartie,
Font tour-à-tour le charme de ma vie.
Que d'autres toujours gravement
Corrigent les défauts d'une élève chérie,
Moi j'agis tout différemment,
Et pour te former, ma FLAVIE,
Je t'offre à lire.... *une Folie.*
Je veux t'instruire en t'amusant ;
Puisses-tu prendre, en la lisant,
Une éternelle antipathie
Contre les grilles, les verroux ;
Te bien persuader qu'auprès d'un vieux jaloux,
Toute femme aimable et jolie
Ne trouve que l'ennui, le plus affreux tourment !
Enfin puisses-tu, ma FLAVIE,
Me lire et te dire souvent :
« Mon père m'aime à la folie » !

PERSONNAGES.

CERBERTI, Peintre célèbre, tuteur d'Armantine,	M. Solié.
ARMANTINE, jeune orpheline,	Mlle. Philis aînée.
FLORIVAL, Aide-de-camp, Capitaine de hussards,	M. Elleviou.
CARLIN, Valet de Florival,	M. Martin.
FRANCISQUE, vieux Broyeur de couleurs, au service de Cerberti,	M. Dozainville.
JACQUINET-LA-TREILLE, jeune villageois picard, neveu et filleul de Francisque,	M. Le Sage.
UN HUSSARD,	M. Allair.

La scène est à Paris.

UNE FOLIE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANTS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un carrefour attenant au vieux Louvre dont on voit une façade. Sur le côté, à la gauche du spectateur, et sur un coin de rue, est la maison de Cerberti. Toutes les croisées de cette maison sont grillées; au haut est un œil-de-bœuf à double grille, et aux trois quarts murd en briques: il fait face au parterre. Derriere cette maison est un cul-de-sac, et plus loin une seconde rue. Sur l'autre côté de la scène, et vis-à-vis, est un hôtel garni, avec cette inscription : Hôtel de Malte. *Plusieurs fenêtres sont au-dessus de la porte d'entrée.*

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIVAL, *en uniforme d'officier hussard*, CARLIN.

DUO.

FLORIVAL.

(Il ouvre la porte de l'hôtel, et paraît d'abord seul; il regarde sur la place, et appelle ensuite à demi-voix.)

Carlin ?... Carlin ?

CARLIN, *dans la coulisse.*

Je vous suis...

FLORIVAL, *avec impatience.*

Viens donc, traître !
Le soleil commence à paraître.

CARLIN, *il entre sur la scène, achevant de s'habiller.*

Où diable allons-nous si matin ?

FLORIVAL.

C'est ici qu'il faut du génie.

CARLIN.

Encore nouvelle folie.

FLORIVAL.

Songe bien qu'il y va du bonheur de ma vie.

CARLIN.

Expliquez-vous, je vous en prie.

ENSEMBLE, *chacun à part.*

FLORIVAL.

Aimable dieu d'amour,
Guide-moi, je t'implore :
A celle que j'adore
Unis-moi dans ce jour.

CARLIN, *se frottant les yeux.*

D'honneur, je dors encore...
Ah ! quel mal nuit et jour,
Près d'un fou que dévore
Le tourment de l'amour !

CARLIN.

Et quel est donc l'objet de la nouvelle flamme
Qui trouble votre cœur ?

FLORIVAL, *avec chaleur.*

Jamais... jamais aucune femme
Ne m'inspira ce feu... cette secrète ardeur...

CARLIN.

Vous la nommez ?

FLORIVAL, *riant.*

Elle m'est inconnue...
(*avec enthousiasme.*)
C'est une grace !... une beauté !...
Un ange !... une divinité !...
Mais, par malheur...

CARLIN.

Eh bien ?

FLORIVAL, *riant.*

Jamais je ne l'ai vue.

CARLIN.

Que dites vous ? quoi ! tout de bon ?

FLORIVAL.

Jamais je ne l'ai vue, et je brûle pour elle.

CARLIN.

Avez-vous perdu la raison ?
Souffrez qu'un serviteur fidèle...

ENSEMBLE, *chacun à part.*

FLORIVAL.

Aimable dieu d'amour,
Guide-moi, je t'implore:
A celle que j'adore
Unis-moi dans ce jour !

CARLIN, *se frottant les yeux.*

D'honneur, je dors encore...
Ah ! quel mal nuit et jour,
Près d'un fou que dévore
Le tourment de l'amour !

CARLIN.

Mais expliquez-moi donc, monsieur, ce que tout cela signifie.

FLORIVAL, *désignant la demeure de Cerberti.*

Tu vois bien cette maison dont les fenêtres sont grillées ?

CARLIN.

On dirait une prison d'état.

FLORIVAL.

C'est la demeure d'un peintre célèbre. J'ai découvert qu'il était le tuteur, ou plutôt le tyran d'une jeune orpheline qu'il dérobe à tous les regards, et qui lui sert de modèle dans ses ouvrages. En effet, on remarque dans ses tableaux une tête charmante, toujours à-peu-près la même. Sans doute, me suis-je dit, la pupille de ce peintre réunit tous les charmes qu'il nous retrace : je veux la voir, pénétrer jusqu'à elle en dépit de son Argus, et la soustraire à l'esclavage... Ton maître, tu le sais, ne laissa jamais échapper l'occasion de secourir les belles infortunées.

CARLIN.

Je ne m'étonne plus que nous ayons quitté si brusquement la chaussée d'Antin, pour venir nous reléguer

auprès de ce vieux Louvre, dont l'antique et sombre uniformité... *(il désigne le fond du théâtre à la gauche du spectateur.)* Quoi! monsieur, ce n'était donc pas assez d'employer mon talent, d'user mon génie à la poursuite de chaque beauté qui s'offrait à vos yeux, il faut encore que vous me mettiez sur les bras une inconnue?... Mais au fait, que faut-il faire?

FLORIVAL.

Trouver d'abord les moyens de nous introduire chez ce peintre

CARLIN.

Quel est-il?

FLORIVAL.

On le nomme Cerberti.

CARLIN.

Cerberti!... ah! monsieur, à qui vous adressez-vous là!

FLORIVAL.

Tu le connais?

CARLIN.

De réputation seulement. C'est bien l'intrigant le plus adroit, le fâcheux le plus intrépide que vous ayez jamais trouvé sur votre route.

FLORIVAL, *avec gaité.*

Sérieusement?

CARLIN.

Son coup-d'œil est d'une rapidité!...

FLORIVAL.

Tant mieux.

CARLIN.

Son instinct d'une finesse!...

FLORIVAL.

Admirable!... Voilà l'ennemi que j'aime à combattre.

CARLIN.

Vous échouerez, monsieur.

FLORIVAL.

Ce serait la première fois.

CARLIN.

Vous échouerez, vous dis-je.

FLORIVAL.

Eh bien... je m'amuserai ; et c'est toujours quelque chose... Ramené à Paris, après une longue et glorieuse campagne, par un oncle dont je suis l'unique héritier, l'un de nos généraux les plus recommandables, je ne puis rester dans l'inaction ; et pour ne pas perdre l'habitude de me battre, je prétends guerroyer avec ces tuteurs sévères dont le sourcil froncé effaronche les amours. Je ne m'arrêterai point à ces Gérontes timides qui succombent au premier choc : il faut, pour mériter mon attaque, avoir des moyens, du caractère, être en un mot un vétéran d'intrigue. Ce que tu me dis du peintre Cerberti me ravit et m'enflamme ; je brûle de me mesurer avec lui, et j'établis ici mon siége.

CARLIN.

Mais êtes-vous bien sûr, monsieur, que la belle... que nous n'avons jamais vue... réponde à nos vastes desseins?

FLORIVAL.

Hier encore elle chanta là, à cette fenêtre si bien grillée, *(il désigne l'œil-de-bœuf.)* des couplets pleins de grace ; j'en répétai le refrain ; elle recommença, et à l'émotion qu'elle fit sentir dans les sons précipités de sa voix, je ne doutai plus que la plaintive colombe n'eût d'autre but, d'autre desir... que de prendre la volée.

CARLIN.

En ce cas, ne perdons pas un instant... *(d'un ton capable.)* Cette forteresse est impénétrable de ce côté ; je vais d'abord l'examiner dans toutes ses parties, tracer nos lignes d'approche, nos lignes de défense ; m'assurer enfin de l'endroit où nous pourrions faire brêche, et je reviens aussi-tôt vous en rendre compte.

FLORIVAL.

Emploie toute ton adresse, et songe que je t'attends avec impatience.

(Carlin sort par le fond du théâtre, en examinant la maison de Cerberti.)

RÉCITATIF.

Traçons bien notre plan : je prétends parvenir
A combattre, à dompter cet argus redoutable...
Qu'il me tarde sur-tout de voir, d'entretenir
Cette jeune beauté que son pouvoir accable !...

CANTABILE.

Sans te connaître, objet charmant,
Sous tes lois je m'engage ;
Et m'abandonne au doux présage
Qui seul me guide en ce moment.
Oui, je t'aime ; oui, je t'adore ;
Et tout me dit qu'en te voyant
Je t'aimerai bien plus encore.

RÉCITATIF.

Si pourtant cet objet charmant
N'était ni d'âge, ô ciel ! ni de figure !...
Qu'importe ? il faut à tout évènement
Mener à fin cette aventure...

RONDEAU.

On ne saurait trop embellir
Le court espace de la vie :
Pour moi, je veux le parcourir
Avec l'amour et la folie.

Du tems rapide qui s'enfuit
Rien n'échappe à la faulx cruelle :
Souvent elle frappe et détruit
Jusqu'à la fleur la plus nouvelle.
On ne saurait, etc.

Empressons-nous donc de jouir
Du charme heureux de la jeunesse,
Et ménageons un souvenir
Qui vient égayer la vieillesse.
On ne saurait, etc.

Eh bien, Carlin, qu'as-tu découvert ?

CARLIN, *avec précipitation.*

Une croisée sans grille, au premier, et peu élevée.

FLORIVAL.

Sans grille !

CARLIN.

Une draperie verte intercepte la moitié du jour...

FLORIVAL.

C'est l'attelier du peintre.

CARLIN.

Elle donne sur cet enfoncement isolé où personne ne passe, et nous pourrons facilement y établir nos batteries.

FLORIVAL.

Excellent !

CARLIN.

Mais, monsieur, supposons que nous réussissions dans cette grande expédition.

FLORIVAL.

Je l'espère bien.

CARLIN.

Que nous pénétrions jusque dans la citadelle de l'ennemi...

FLORIVAL.

J'en suis sûr.

CARLIN.

Que nous enlevions enfin le butin le plus précieux, la pupille... qu'en ferez-vous et quel est votre dessein ?

FLORIVAL.

Si ce n'est qu'une de ces Agnès gauches et timides, en un mot une éducation à faire, je la rends à ses chers parens, et cela sans la moindre rançon... Si au contraire cette pupille est, ce que je soupçonne, un assemblage parfait de grace, d'amabilité, victime de la jalousie, je deviens son appui, je la présente à mon oncle... et je l'épouse.

CARLIN.

Vous, monsieur ! pas possible.

FLORIVAL.

Pourquoi, non ? Je suis las de toutes ces intrigues où le cœur n'est jamais pour rien : ce n'est, je le sens, qu'en se fixant tout-à-fait qu'on peut trouver ce bonheur véritable après lequel je cours depuis si long-tems.

(Ici on entend les sons d'un forte-piano.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS. ARMANTINE *dans l'intérieur de la maison de Cerberti.*

FLORIVAL.

Ce prélude est charmant.

CARLIN.

C'est sans doute la belle inconnue.

(On entend la ritournelle des couplets suivans.)

FLORIVAL.

Paix !

ARMANTINE, *toujours dans l'intérieur, et sans paraître.*

I.er COUPLET.

Je suis encor dans mon printems,
Abandonnée et sans défense :
Au plus habile des tyrans
On me confia dès l'enfance...
Vous qui protégez les amours,
Venez, venez à mon secours !

FLORIVAL.

Quelle voix pure et flexible !

CARLIN, *répétant le chant.*

« Je suis encor dans mon printems...

FLORIVAL.

Quel goût ! quelle brillante méthode !

CARLIN, *de même.*

» Abandonnée et sans défense...

FLORIVAL.

Tais-toi donc.

ARMANTINE.

II.e COUPLET.

Dans la contrainte et le dépit,
Serai-je toujours enchaînée ?
Je ne sais quoi tout bas me dit,
Que pour le plaisir je suis née...

Vous qui protégez les amours,
Venez, venez à mon secours!

FLORIVAL, *sur le même air.*

Guidé par le dieu des amours,
Belle, je viens à ton secours.

ARMANTINE.

III.e COUPLET, *mouvement plus vif.*

Quelle voix enivre mon cœur!
Ah! pour moi quel heureux présage!
Trouverai-je enfin le bonheur,
Après un si dur esclavage?...

TOUS TROIS ENSEMBLE.

ARMANTINE.

Vous qui protégez les amours,
Venez, venez à mon secours!

FLORIVAL.

Guidé par le dieu des amours,
Belle, je viens à ton secours.

CARLIN.

Messager du dieu des amours,
Belle, on vient à votre secours.

FLORIVAL.

Si elle pouvait se montrer un seul instant!

CARLIN.

Probablement il lui est impossible d'atteindre jusqu'à la grille.

FLORIVAL.

Qu'il me tarde de la voir!... Une pareille voix ne peut appartenir qu'à une jolie femme.

CARLIN.

Sans doute.

FLORIVAL.

Je me figure déjà le minois le plus agaçant, la tournure la plus séduisante... Ah! M. Cerberti, fussiez-vous cent fois plus redoutable que le gardien des enfers dont vous portez le nom...

CARLIN.

Nous vous apprendrons qu'on ne dérobe pas impunément une jolie femme à nos regards... Nous nous verrons de près. Vous, monsieur, rentrez à l'hôtel faire corps de réserve, et méditer le plan d'attaque; moi, je vais tenter quelque petite escarmouche, et j'espère...

FLORIVAL, *désignant la maison de Cerberti.*

La porte s'ouvre.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CERBERTI, *il referme lui-même sa porte à double tour;* FRANCISQUE, *tablier vert retroussé.*

CARLIN.

C'EST notre homme.

FLORIVAL.

Éloignons-nous un instant.

(Ils rentrent dans l'hôtel.)

CERBERTI, *désignant Florival qu'il a fixé en passant.*

Quel est cet officier ?

FRANCISQUE.

Je l'ignore... Rôder si matin près d'ici...

CERBERTI.

C'est un nouveau papillon qui vient encore se brûler...

FRANCISQUE.

Il faut convenir, monsieur, que vous en avez furieusement expédié; on dirait que vous les sentez d'une lieue.

CERBERTI.

Je ne saurais trop me tenir en garde... Depuis que la mort subite de ma sœur m'a fait dépositaire de sa

charmante cousine, on dirait que chacun prend plaisir à me tourmenter.

FRANCISQUE.

Pourquoi diable aussi vous avisez-vous d'être amoureux d'une jeune folle de dix-sept ans? ... Tout cela me donne un mal! ... Craignant d'être trompé par vos gens, vous les avez chassés tous, excepté moi; si bien que de simple broyeur de couleurs, je suis devenu votre portier, votre intendant, votre cuisinier, votre major-dome...

FLORIVAL, *reparaissant avec Carlin à l'une des fenêtres de l'hôtel.*

Retenons bien tout ce qu'ils disent.

FRANCISQUE.

Ah ça? je m'en vais donc rue Traversière, hôtel de Flandres...

CERBERTI.

T'informer si monsieur Kaiserman, fameux marchand de tableaux à Vienne...

FLORIVAL, *bas à Carlin.*

Kaiserman?

CERBERTI.

Est arrivé hier au soir, ainsi qu'il me l'annonce par sa dernière lettre; tu attendras son réveil et l'ameneras toi-même dans mon attelier; toi-même, entends-tu? prends bien garde de faire quelque méprise.

FRANCISQUE.

Ne craignez rien... Kaiserman... quel homme est-ce?

CERBERTI.

Je ne l'ai jamais vu.

FRANCISQUE.

De quel âge à-peu-près?

CERBERTI.

Quarante ans, environ.

FRANCISQUE.

J'y vais... mais, monsieur, est-il bien prudent que nous sortions tous les deux ensemble ? Mademoiselle Armantine...

CERBERTI.

Dort profondément... Obligé d'aller au Sallon pour y faire placer mon dernier tableau dans le jour le plus avantageux, j'ai querellé Armantine jusqu'à cinq heures du matin, ensorte que pendant mon absence, elle ne soit occupée qu'à reposer... Oh! j'ai des principes, moi.

FRANCISQUE.

Oui, vous savez à fond votre métier. *(Ici on voit un billet suspendu à plusieurs rubans noués les uns aux autres, qui descend de l'œil-de-bœuf, le long du mur.)*

CERBERTI.

Quel dommage, fidèle Francisque, que ton grand âge... Ta vue s'affaiblit chaque jour, ton oreille s'endurcit... *(Francisque apperçoit le billet.)* aussi me suis-je décidé à faire venir de Picardie, ton neveu, ce filleul dont la simplicité...

FRANCISQUE, *d'un ton piqué.*

Ah! m'a vue s'affaiblit!

CERBERTI.

Mon dessein n'est pas de te mortifier.

FRANCISQUE, *sur le même ton, en fixant toujours le billet qui descend par degrés.*

A vous entendre, je suis sourd et aveugle.

CERBERTI.

Je ne dis pas tout-à-fait cela.

FRANCISQUE.

Il n'y a que vous à qui rien n'échappe, n'est-ce pas?

CERBERTI.

Que veux-tu dire?

FRANCISQUE.

Vous qui croyez que votre pupille sommeille, tandis...

CERBERTI.

Explique-toi.

FRANCISQUE, *lui montrant le billet qui se trouve en ce moment à trois pieds de terre.*

Regardez!

CERBERTI.

Ciel!

CARLIN, *bas à Florival.*

C'était pour nous!... malédiction!

(Ils disparaissent.)

FRANCISQUE.

Et souvenez-vous bien que, malgré mes soixante-dix ans, mes yeux valent encore bien les vôtres.

CERBERTI, *allant prendre le billet.*

Détachons le billet avec précaution; et par-là faisons lui croire qu'il est parvenu à son adresse... *(revenant le billet à la main.)* Serait-ce pour cet officier?... Comment diable a-t-elle pu atteindre à cet œil-de-bœuf?... Mais lisons...

FLORIVAL, *reparaissant à l'entrée de l'hôtel.*

Écoutons! *(il traverse le théâtre avec Carlin, et ils vont se poster près du cul-de-sac.)*

CERBERTI, *sur le devant de la scène, et lisant avec précipitation.*

« L'intérêt que vous paraissez prendre à mon sort,
» m'enhardit à tracer ce billet, qu'une chaîne de ru-
» bans descendra jusqu'à vous, et me rendra votre
» réponse...

(Florival tire rapidement ses tablettes, en déchire une feuille, et se dispose à écrire.)

» Apprenez-moi votre nom... *(Florival écrit.)* C'est écrit au crayon; et si fort à la hâte...

FRANCISQUE, *prenant ses lunettes et lisant aussi le billet.*

» Vos projets...

CERBERTI, *reprenant.*

» Vos projets ; et quel doit être mon espoir... *(Florival continue d'écrire.)* Je suis sous les verroux d'un » argus... d'un argus...

FRANCISQUE, *lisant toujours,*

» Ridicule... *(mouvement de Cerberti.)* Il y a ridicule.

CERBERTI, *continuant.*

» Véritable Cerbère ; mais dont la présomption peut » être mise en défaut... C'est ce qu'il faudra voir.

FRANCISQUE.

Achevez donc.

CERBERTI, *continuant de lire.*

» Mon père est mort au champ d'honneur ; j'ai de » la fortune, dix-sept ans, une figure qu'on trouve » agréable, beaucoup d'étourderie, je vous en préviens ; » mais une gaité intarissable, et sur-tout un bon cœur, » que j'offre avec ma main à celui qui m'arrachera de » l'esclavage où je suis retenue ».

ARMANTINE.

FLORIVAL.

Charmante! ... *(il s'approche et écoute ainsi que Carlin, avec la plus grande attention.)*

CERBERTI.

Et par post-scriptum... *(achevant de lire avec rapidité)* « Tous les matins, cette chaîne de rubans nous » communiquera mutuellement nos pensées, et le résul- » tat de nos démarches. Attachez-y promptement votre » réponse... *(Florival remet son billet à Carlin, qui l'attache à la chaîne de rubans.)* » Et avertissez-moi par » un seul coup de main... par un seul coup de main, » que je puis la remonter sans danger ». *(il reste un instant immobile, les yeux attachés sur le billet.)*

CARLIN, *bas à Florival,*

Impossible de donner le signal, sans qu'ils s'en apperçoivent.

CERBERTI, *fixant toujours le billet.*

De l'imagination, de la prévoyance et de l'audace!..

FLORIVAL, *bas à Carlin.*

Quel parti prendre?

CERBERTI, *toujours les yeux sur le billet.*

Lutin maudit! ... lutin charmant! ...

FRANCISQUE.

Après les tours sans nombre qu'elle vous a joués, vous pourriez encore? ...

CERBERTI.

L'aimer plus que jamais.

FRANCISQUE, *frappant dans ses mains.*

Ah! monsieur, que je vous plains!
(Le billet de Florival monte aussi-tôt à l'œil-de-bœuf et disparait.)

CARLIN, *toujours bas à Florival.*

Admirable!

FLORIVAL.

Ne perdons pas un instant.
(Ils rentrent furtivement dans l'hôtel.)

SCENE IV.

CERBERTI, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

MAIS songez donc que la jeunesse de votre pupille...

CERBERTI, *avec chaleur.*

Est la saison de la fraicheur et des graces.

FRANCISQUE.

Elle est d'une vivacité, d'une étourderie! ... C'est un démon déterminé qui finira par nous faire tourner la tête à tous les deux.

CERBERTI.

Trêve de vains propos ! ne songeons qu'à agir... *(s'avançant vers l'endroit où était le billet.)* Bon ! Armantine a déjà remonté la chaîne de rubans... *(riant.)* S'imaginant sans doute y trouver la réponse au poulet... ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !... *(revenant pensif sur le devant de la scène.)* Il était pour l'officier qui rôdait ici.

FRANCISQUE.

Vous croyez ?

CERBERTI, *réfléchissant toujours.*

Il est entré à l'hôtel de Malte... Il faut prendre, avec adresse, des renseignemens sur ce jeune homme ; le voir un instant de près, sans qu'il s'en apperçoive ; étudier ses traits, sa démarche, et jusqu'au son de sa voix...

FRANCISQUE, *à part.*

Il a le diable au corps.

CERBERTI.

Toi, fidèle Francisque, monte à l'appartement d'Armantine ; ferme bien toutes les portes, sur-tout celle qui donne sur le corridor : tu y resteras en sentinelle jusqu'à mon retour.

FRANCISQUE.

Je n'irai donc pas au-devant de mon filleul ? il y a si long-tems que je ne l'ai vu ! il arrive ce matin, à neuf heures, par la voiture de Noyon, qui descend hôtel Longueville, ici près.

CERBERTI, *après avoir regardé à sa montre.*

Nous avons tout le tems... d'ailleurs ce neveu n'a-t-il pas ton adresse ? Allons, rentre promptement, et ne laisse pénétrer qui que ce soit dans la maison.

FRANCISQUE.

Pas même ce marchand de tableaux de Vienne, s'il se présentait ?

CERBERTI.

Qui que ce soit, te dis-je ; qui que ce soit. *(Il fait rentrer Francisque, et ferme sur lui la porte à double tour.)*

SCÈNE V.

CERBERTI, *seul.*

AH, ah! monsieur l'officier, vous voulez vous mesurer avec moi!... Allons, combattons, serrons-nous de près... Mais l'heure me presse, montons au sallon.

(Il sort par le fond du théâtre, à la gauche du spectateur.)

SCÈNE VI.

CARLIN, *paraissant d'abord seul à la porte de l'hôtel, en suivant des yeux* CERBERTI, *jusques dans la coulisse;* FLORIVAL, *ample redingote à olives, perruque brune, large chapeau bordé.*

CARLIN, *revenant sur le devant de la scène.*

BON! il a pris le passage qui conduit au sallon.

FLORIVAL, *achevant encore de s'arranger.*

Cet habillement qui m'a servi à Francfort, tu sais, est tout ce qu'il me faut. N'ai-je pas l'air et la tournure d'un Allemand?

CARLIN.

Vous croyez qu'il vous prendra pour ce Kaiserman, ce marchand de tableaux qu'il attend?

FLORIVAL.

Il ne l'a jamais vu, dit-il, et le croit arrivé d'hier au soir *(rapidement.)* Je vole sur les pas du Cerbère. Le concierge du sallon est un des anciens domestiques de mon oncle: je m'y introduis, je m'arrête avec enthousiasme devant un des tableaux de Cerberti; je m'adresse à lui-même pour en connaître l'auteur; il se nomme, je me dis Kaiserman; il m'accueille avec confiance, et l'amour fait tout le reste... Toi, pendant que je pénètre chez l'ennemi par la ruse, examine de nouveau

ses remparts, cherche le lieu le plus favorable où nous puissions tenter quelque sortie, et que bientôt une nouvelle victoire, couronne les hauts faits qui, de ton maître, ont illustré la carrière!

(Il s'encourt par le fond du théâtre.)

SCENE VII.

CARLIN, *seul.*

BRULER d'amour pour un visage qu'il n'a vu qu'en peinture : la bonne folie!... Je crains bien qu'il n'éveille les soupçons du peintre par quelques quiproquo : le vieux renard est si fin!... Mais avant de pousser plus loin cette aventure, réfléchissons un peu sur nos petits intérêts... Si mon maître épouse la pupille, il s'y fixera peut-être; alors je perds le département de l'intrigue; me voilà ruiné... D'un autre côté, la belle inconnue n'a que dix-sept ans; elle s'annonce elle-même étourdie : mon maître devient jaloux, il me paie bien pour épier la conduite de Madame : Madame me paie encore mieux pour être discret; mes profits doublent, et sans compter les cadaux de noces, j'amasse bientôt de quoi m'assurer une retraite honnête... Allons, allons, tout bien calculé, assiégeons le redoutable peintre, et d'après cette action mémorable, reposons-nous sur nos lauriers.

AIR.

De l'intrigue, ô vastes mystères!
Je renonce à vous pour jamais.
Duègnes sévères,
Tuteurs cerbères,
Carlin vous laisse vivre en paix.

Je me retire en Picardie :
On aime toujours sa patrie.
J'y suis l'ami des bonnes-gens;
J'épouse gentille fermière;
Je deviens un Roger-Bontems :
Je suis libre et n'ai rien à faire
Que des heureux et des enfans...

Le bruit du ruisseau qui murmure,
Le gazouillement des oiseaux,

Les doux bêlemens des troupeaux
Unis aux chants des pastoureaux,
Le hennissement des chevaux,
Le fracas de mille travaux :
Voilà, voilà l'ivresse pure
De qui chérit les champs et le repos.

Mais on vient... *(regardant dans la coulisse, derrière la maison de Cerberti.)* Que vois-je ! ... C'est l'argus avec mon maitre qu'il parait combler de politesses : aurait-il donné dans le piége ? écoutons-les, et sur-tout gardons-nous bien de paraitre à leurs yeux.

(Il entre d'abord dans la rue qui fait le coin de la maison de Cerberti, et peu après il gagne le cul-de-sac.)

SCÈNE VIII.

FLORIVAL, CERBERTI, *bras dessus, bras dessous ;* CARLIN.

CERBERTI.

C'EST donc vous, mon cher monsieur Kaiserman !

FLORIVAL, *baragouin allemand.*

Ia, mener.

CERBERTI.

Que je suis aise de vous voir !

FLORIVAL.

Chafois dé ma côté lé pli fif técir...

CERBERTI.

C'est à vos soins que je dois le succès de mes tableaux en Allemagne.

FLORIVAL.

C'est pur moi ein si crande poneur dé serfir lé talens, le chénie... Ché foir encore, mener, ché foir fôtre Danaë.

CERBERTI.

Je me suis apperçu que vous la remarquiez avec plaisir.

FLORIVAL.

Lé touche en est nèfe, hartie, c'est ein fraicher, ein ensemple?... où donc est fôtre demeure?

CERBERTI, *désignant sa maison.*

La voici... Avez-vous remarqué cet abandon, ce reste de pudeur?

FLORIVAL.

Rien ne m'échappe, ché fous chire, le tête sirtut... *(avec ame.)* Oh! le tête... i' retrace ein motèle enchenter.

CERBERTI.

Ces bras amoureux? ces mains avides et tremblantes?

FLORIVAL.

C'est lé natire.

CERBERTI.

Et la poste, comment la trouvez-vous?

FLORIVAL.

Pien! fort pien.

CERBERTI.

Ce nuage azuré! cette pluie d'or?

FLORIVAL.

Pien? très-pien... Mais, mener, pur causer pli mieux bintire, endrons dans fôtre maison.

CERBERTI.

Mais, dites-moi, comment avez-vous pu entrer au sallon si matin?

FLORIVAL.

Comme ché suis ein ardisse édrancher...

CERBERTI.

Ah! c'est juste.

FLORIVAL.

Chafois ein crante imbatience té gonnaîdre l'es nufelles brotictions de la côlle francesse... *(d'un ton très-marqué.)* Mais, ché fus en brie, endrons tu té suite; ché prile té foire, té gonnaidre fôtre adélié.

CERBERTI, *à part.*

C'est singulier; comme il me presse.

FLORIVAL, *aussi à part.*

Il paraît hésiter.

CERBERTI, *toujours à part.*

Serait-ce bien Kaiserman?... Dissipons mes soupçons... *(haut et avec intention.)* Quel parti vous avez tiré... de mon *Antigône*!

FLORIVAL.

Fôtre Andicone... ein frai chété fre.

CERBERTI.

Vingt mille florins... et cela payé comptant.

FLORIVAL.

Le Œtipe sel, il faloit tu l'archent.

CERBERTI.

L'acquéreur... j'ai tout-à-fait oublié son nom... n'est-il pas le Grand-Duc?...

FLORIVAL.

Dé Pafière.

CERBERTI.

Ah! oui, le duc de Bavière. *(toujours avec intention.)* Et mon *Erigone*, à qui l'avez-vous vendue?

FLORIVAL.

Fôtre Éricone... à l'archefêque té Gologne.

CERBERTI, *réprimant un mouvement.*

Allons, vous voulez rire.

FLORIVAL, *inquiet.*

Burguoi, mener, burguoi?

CERBERTI.

J'avais peint la nature sans voile... et un archevêque...

CARLIN, *à part.*

Aye! aye!

FLORIVAL, *après un mouvement de trouble.*

Son éminence il a fait tapor quelque tiffiquilté; mais mais il n'a pu résider à lé gorréxioun ti dessin, au fricher ti goloris.

CERBERTI.

Et vous l'avez vendue? ...

FLORIVAL.

Té mille florins.

CERBERTI.

Que vous m'apportez.

FLORIVAL, *vivement.*

Non : bayables tans quadre mois.

CARLIN, *toujours à part.*

Très-prudent.

FLORIVAL.

Oh! c'est tu l'archent pein sûr.

CERBERTI.

Je n'en suis point inquiet, je vous jure... Parbleu! monsieur... Kaiserman, il faut que je vous consulte sur un tableau que j'ai en tête.

FLORIVAL.

Tapleau t'hisdoire?

CERBERTI.

Vous allez en juger... Deux personnages le composent, le premier est un vieux peintre encore verd et mâdré, qui passe pour recéler avec soin une jeune beauté qui lui sert de modèle dans ses ouvrages. *(mouvement de Florival.)* Barbon de cinquante ans; tête caractérisée, œil étincelant, sourire malin, à-plomb imperturbable... Vous le voyez d'ici.

CARLIN.

Où diable en veut-il venir?

CERBERTI.

Mon second personnage est un beau jouvenceau, vé-

ritable héros d'intrigue... taille élancée, figure agréable, œil quêteur... J'en ai le modèle... Le jeune présomptueux a entrepris de s'introduire chez le peintre; et pour cela il a pris... avec beaucoup d'adresse, le déguisement d'un allemand, marchand de tableaux; mais le barbon accoutumé à flairer les galans, croit appercevoir le piége, et pour s'en convaincre, *(avec gaité.)* il lui parle d'une *Antigône*, qu'il ne fit jamais... d'une *Erigone*, à laquelle il ne songea de sa vie... *(fixant Florival et le dessinant.)* Le jeune homme confus, embarrassé... *(riant aux éclats.)* Eh bien! que pensez-vous de mon tableau? ... ne trouvez-vous pas que le sujet... est tout-à-fait piquant?

FLORIVAL, *à part.*

Piquant, c'est le mot.

CARLIN.

Tout est perdu. *(Il entre dans le cul-de-sac.)*

FLORIVAL.

Mais, mener, ché buis fu chirer...

CERBERTI, *sérieusement.*

Allons, allons; quittez ce langage... vous n'êtes qu'un amant déguisé... *(s'approchant de lui et l'examinant.)* Oui, quoique je ne l'aie fixé qu'à la dérobée, je vous soupçonne fort d'être cet officier qui rôdait ici tantôt.

FLORIVAL, *cherchant à cacher sa figure, ton naturel.*

Qui? moi! ...

CERBERTI, *le fixant de plus près.*

Vous-même... Je dois en convenir, l'attaque est vive et hardie. Je vous quitte sur cette place: je monte au sallon; à peine y suis-je entré, que je vous trouve sous ce déguisement, fixant avec enthousiasme ma *Danaë*. Vous me flattez, vous m'enveloppez avec une subtilité! ... je vous en fait l'aveu, je vous ai pris pour l'allemand Kaiserman; mais le desir ardent que vous avez réitéré d'entrer chez moi, *(Florival se mortd les doigts.)* a dissipé tout-à-coup l'ombre qui m'environnait. Dans le cas où vous daignerez encore vous mesurer avec

moi, tâchez, adroit séducteur, de mieux cacher vos desirs, d'éviter mes questions, de retenir s'il se peut, votre souffle, et sur-tout... *(sérieusement.)* je vons le demande au nom des mœurs... *(riant.)* ne placez plus mes Erigones... *(imitant le boragouin allemand.)* ché l'archéféque dé Gologne. *(Il rentre chez lui, en riant aux éclats.)*

SCÈNE IX.

FLORIVAL, *immobile et stupéfait*, CARLIN.

CARLIN, *s'avançant, après que Cerberti est rentré.*

Eh bien, monsieur?

FLORIVAL.

Avec quel art il a su m'enlacer dans mes propres filets!

CARLIN.

Je vous l'avais bien dit, c'est un roc inaccessible. Renonçons, croyez-moi, renonçons à nos projets de siége : l'ennemi est trop en forces.

FLORIVAL.

Tu as raison; je crois que nous ferons bien de battre en retraite... Armantine cependant doit être bien jolie.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, JACQUINET-LA-TREILLE, *portant un vieux sac de nuit, plusieurs paquets, et tenant deux lettres à la main.*

JACQUINET, *au fond du théâtre.*

Ah mon bon d'ju que c'h Paris est donc graind! in n'est pas putoi au bout d'inrue, qu'on in trouve in aute.

FLORIVAL, *à Carlin.*

D'après ma réponse et l'espoir que je lui ai donné, l'abandonner ainsi.

JACQUINET, *les abordant.*

Escusez, mes bons minsieux...

FLORIVAL, *lui tournant le dos après l'avoir fixé.*

Au diable!

JACQUINET, *à part, et ricanant.*

Min parin nous a-t-écrit qu'son maitre était un t'hio peu brusque; c'est p'têt t'li.

CARLIN, *à Jacquinet qui s'approche de nouveau.*

Que veux-tu?

JACQUINET.

Ché-t-ici l'rue du Doyenné? n'est-ce pas?

CARLIN, *brusquement.*

Après.

JACQUINET, *lui présentant une des lettres.*

V'lez-vous-t-i ben m'aider à trouver l' liméro qu'est la sus c't'adresse?

CARLIN, *il lit.*

« A monsieur, monsieur Cerberti, Peintre, rue du » Doyenné, n.o 17 ».

FLORIVAL, *avec intention.*

Et que lui veux-tu, à monsieur Cerberti?

JAQUINET, *ricanant.*

Pard'gi! est-ce que je n'sis pas l'filleux d'min parrain Francisque, son broyeux d' couleurs? eh! eh!

CARLIN, *à part.*

Quelle découverte!

JACQUINET.

Est-ce qu'i' n' me fait pas v'ni d' Chauny pour d'meurer chez li, et soulager min parrain qui s' fait vieux? eh! eh!

FLORIVAL.

(A part.) Quel trait de lumière !... *(à Jacquinet.)* Comment, c'est toi, mon garçon, que nous attendons avec tant d'impatience ?

JACQUINET.

Sur'ment oui que c'est moi; Jacquinet-La-Treillle, quoi donc ?

CARLIN, *à part.*

Jacquinet-La-Treille ?

JACQUINET, *à Florival.*

Est-ce quo cheriez minsieu Cerberti, par hasard ?

FLORIVAL.

C'est moi-même.

JACQUINET.

Là, j'm'in étions douté... ché çingulier comme j'd'vinons d'puis quenqu'timps... Et min parrain Francisque qui n'ma pas vu d'pis quinge ans : *(signe de Florival à Carlin.)* où ch' qu'il est donc que j'l'imbrasse ?

CARLIN.

Il est sorti pour affaire ; il va rentrer dans l'instant.

JACQUINET.

Min bon minsieu connaît itout min parrain ?

CARLIN.

Oui ; je suis... *(se gouvernant.)* l'associé de monsieur.

JACQUINET, *ôtant son chapeau.*

O fait aussi des tableanx en pinture,... *(à Florival.)* Pard'gi ! faut qu'en parlant d'çà, je m'débarrasse du c'qu'on m'a chargé d'vous r'mettre en main propre.

FLORIVAL, *vivement.*

Quoi donc ?

JACQUINET, *lui remettant un petit sac de cuir, qu'il tire de sa ceinture.*

C'est je n'sçais comben de louis qu'minsieu Sébastien,

not curé, vous envoye à cause de c'graind tableau d'ch'Saint-Roc qu'vous nous avez bâclé : ça nous attire in monde !... Minsieu Sébastien a d'jà marié s'nièce Ursule au r'ceveux du château ; not chacristain va-t-épouser la tiiot fille du magister, c'te grand'blonde si aveninte.... Vous verrez, vous verrez dans chel lettre, qui j'dis est chignée des pus principeux habitins d'not endroit : eh ! eh !... ché chel-la, je crois ?

FLORIVAL, *lisant l'adresse.*

Oui, c'est bien pour moi... Pour qui donc cette autre. *(Il désigne la seconde lettre que Jacquinet tient toujours à la main.)*

JACQUINET.

Pour min parrain Francisque, ainsi qu'o l'vovez... *(il la lui remet.)* C'est d'la part de m'mère, cha ch'sœur Madelaine qu'il aime tint... a ch'l'est fait écrire par not voigin Jerôme, l'maréchal du coin.

FLORIVAL, *fixant Carlin avec intention.*

La sœur Madelaine, le voisin Jérôme... *(à Jacquinet.)* Oui, Francisque m'en parle souvent... Je lui remettrai moi-même cette lettre... *(à Carlin.)* Tâchons de l'écarter !

JACQUINET, *ramassant les paquets qu'il avait déposés à terre.*

J'm'in vais toujoux rintrer ça cheux vous, n'est-cé pas, minsieu Cerberti ?

FLORIVAL.

Sans doute... *(bas à Carlin.)* Comment nous tirer de là ?

CARLIN, *aidant Jacquinet à ramasser ses paquets.*

Ah ! bon dieu, que de paquets !

JACQUINET.

Bah ! ch'nai mi là tout, allez. M'mere n'a pas v'lu m'laisser v'nir chain qu'je n'soyons ben oustillé, voyez-

vous... J'ons laissé où c'qu'est descendue la voiture d'Noyon... à chel grainde maison ici près.

CARLIN.

L'hôtel Longueville ?

JACQUINET.

Juse... J'y ons laissé in valise où c'que lia au moins la moitié d'min-z-effets.

FLORIVAL, *d'un ton marqué.*

Tu l'as laissée, imprudent ! *(Signes à Carlin.)*

JACQUINET, *troublé.*

Je n'pouvions mi tout apporter... On m'a dit qu'chetoit en sur'té.

CARLIN.

Ah bien oui ! confondue avec tant d'autres effets, exposée à mille étrangers...

JACQUINET, *plus troublé encore.*

O z'avez raison ;... y a d'z-enjoleux ici : m'mere m'la dit.

FLORIVAL.

Cours, mon garçon, cours vîte chercher ta valise ; tu la rapporteras chez moi, là *(désignant l'hôtel.)* à cette maison... tu la reconnaîtras bien ?

JACQUINET.

Oh qu'oui ! minsieu Cerberti : ov'lais donc ben garder tout ch'la in m'attindin ?

CARLIN.

Sois tranquille.

JACQUINET.

M' volé min valise ! moi qu'avions mis d'dins min plus biaux habits... Ah mon d'ju ! mon d'ju !

CARLIN, *le poussant dans la coulisse par laquelle il est entré.*

La première rue sur ta droite... au milieu, *(élevant la voix et le suivant des yeux dans la coulisse.)* grande porte ronde... au fond de la cour... Entends-tu ?... *(revenant en riant sur la scène.)* Il est déjà bien loin.

SCÈNE XI.

FLORIVAL, CARLIN.

FLORIVAL.

ALERTE, Carlin.

CARLIN, *rapidement et ramassant les paquets.*

Je vous comprends... Je rentre à l'hôtel; je prends un des vêtemens du filleul...

FLORIVAL.

Et muni de ces lettres, de cet or, *(il les lui remet.)* tu prends l'air gauche du personnage, tu tâches d'imiter jusqu'à son jargon...

CARLIN.

Cela se trouve au mieux: je suis Picard.

FLORIVAL.

Serait-il possible?

CARLIN, *riant.*

Vous auriez dû le deviner à ma franchise.

FLORIVAL.

Et sur-tout à ta mauvaise tête... Mais le tems presse. Attention! Moi j'attends ici le filleul, je l'introduis dans cet hôtel qu'il croit la maison de Cerberti, et là, je le retiens de manière à ce qu'il ne puisse entraver notre marche.

CARLIN, *avec rapidité.*

Moi je pénètre chez l'Argus, jusqu'à la belle inconnue, et la dispose à venir se ranger sous nos drapeaux... Vous, monsieur, vous faites corps d'observation *(il désigne le derrière de la maison de Cerberti.)* dans cet enfoncement où donne l'attelier du peintre; vous attendez le signal favorable; et en dépit des forces que l'ennemi nous oppose, je vous introduis dans sa citadelle, nous le forçons à capituler, et à nous reconnaître enfin pour les dignes rivaux de son génie. *(Il rentre dans l'hôtel et emporte les paquets.)*

SCÈNE XII.

FLORIVAL, *seul.*

TOUT semble concourir au succès de mon entreprise... Il n'en fut jamais de plus folle, d'aussi hasardée... Eh bien! c'est par cela même qu'elle me séduit, qu'elle m'attache... Oh, je suis piqué contre le peintre!... Il a renversé d'un coup de main mes premières batteries, et m'a fait une fausse attaque avec une adresse!... Qu'il me tarde de me venger de ce Cerberti!

SCÈNE XIII.

FLORIVAL, CERBERTI, FRANCISQUE.

CERBERTI, *fermant toujours sa porte à double tour.*

IL n'est que neuf heures, te dis-je.

FRANCISQUE.

Mon filleul est sûrement arrivé. Allons vite à sa rencontre. *(Francisque appercevant Florival qui regarde au fond du théâtre par ou Jacquinet est sorti.)* Encore ici cet officier?

FLORIVAL, *à part.*

Quel nouveau contre-tems!... Ne vous effrayez pas, monsieur, de me trouver encore sur cette place?

CERBERTI, *gaîment.*

Moi, monsieur, je ne m'effraie jamais.

FLORIVAL.

Je n'ai point voulu quitter le champ de bataille sans rendre à mon vainqueur les hommages qui lui sont dus.

CERBERTI, *d'un ton goguenard.*

Ce n'est donc plus... à monsieur... Kaiserman... que j'ai l'honneur de parler?

FLORIVAL, *avec dignité.*

Non, monsieur; c'est à un jeune présomptueux nommé Florival, aide-de-camp, capitaine de hussards, neveu du général Darmaincourt.

CERBERTI, *à part.*

Darmaincourt ?

FLORIVAL.

Qui n'oubliera jamais... qui se fera même un devoir de publier par-tout avec quel art vous avez su le forcer à capitulation... *(à part.)* Je tremble que le filleul ne revienne.

FRANCISQUE, *avec impatience.*

Mais allons donc au-devant de mon neveu.

FLORIVAL.

(A part.) Tout est perdu... *(à Cerberti.)* Après la bataille la plus opiniâtre, les chefs de chaque parti se témoignent toujours quelqu'estime : j'ose me flatter, monsieur, qu'aucun ressentiment...

CERBERTI.

Moi, vous en vouloir ! au contraire, je suis reconnaissant de l'honneur que vous m'avez fait. Monsieur Florival, officier de cavalerie, fameux, sans doute, en intrigue d'amour : comment donc, me voilà célèbre tout-à-fait, me voilà plus redoutable que jamais !

FLORIVAL, *à part et fixant avec trouble la porte de l'hôtel.*

Carlin n'arrive pas.

CERBERTI.

Qu'avez-vous donc ? vous paraissez inquiet.

FLORIVAL.

Point du tout; je vous jure. *(à part.)* Je brûle à petit feu.

CERBERTI, *avec plus d'ironie encore.*

Vous attendez peut-être quelque renfort dont la marche se trouve retardée, n'est-ce pas ?

FLORIVAL.

(A part) Rien ne lui échappe. *(haut.)* Qui moi! oser encore me mesurer avec vous! Non, non, je dois céder à la supériorité de vos forces, de votre tactique. *(il s'éloigne.)* Je bats en retraite, et vous abandonne le champ de bataille. *(Il le salue et s'éloigne.)*

CERBERTI, *à part.*

Ah! c'est le neveu du général Darmaincourt!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, CARLIN. *Il sort de l'hôtel avec précaution et gagne le fond du théâtre : il est affublé des paquets apportés par Jacquinet, et tient deux lettres à la main.*

FINALE.

CARLIN, *patois Picard.*

Bon d'ju! bon d'ju! que ch' Paris est donc graind!

FLORIVAL, *à part.*

C'est Carlin.... je respire!

(Il rentre dans l'hôtel, et paraît un instant après à la croisée qui est au-dessus de la porte.)

CARLIN, *abordant Francisque et Cerberti*

Min bons minsieux, obligez-moi de lire....
Obligez-moi de m'dire
Où qu'c'est qu'i' demeure min parrain.
(Il remet la lettre à Cerberti.)

FRANCISQUE, *le fixant.*

C'est mon neveu, je le parie.

CERBERTI, *lisant l'adresse.*

« A monsieur, monsieur Cerberti ».

CARLIN.

Inchégnez-moi, je vous in pris.

CERBERTI.

C'est moi.

CARLIN.

Tout d'bon ?

CERBERTI.

Moi-même, mon ami.

FRANCISQUE, *avec émotion*

N'es-tu pas Jacquinet-La-Treille ?

(Carlin fixe Francisque avec stupéfaction.)

CERBERTI, *lisant toujours la lettre.*

Bon ! mon Saint-Roch a fait merveille.

CARLIN, *fixant toujours Francisque.*

J'gageons qu'c'est vous qu'êt' min parin.

FRANCISQUE.

Eh ! viens donc m'embrasser !

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

FLORIVAL, *à la croisée.*

Bravo, bravo, Carlin !

CARLIN, *remettant une lettre à Francisque.*

De m'mère t'nez voici t'un' lettre...
(à Cerberti.)
Et moi qu'j'oublions d'vous remettre
Ché vingt louis tout d'or en main...
(Il lui remet un petit sac de cuir.)
Vot tableau chez nous fait z'un train !...

FLORIVAL.

Bravo, bravo, Carlin !...

ENSEMBLE.

CERBERTI.

Oui, mon Saint-Roch a fait merveille ;
Pasteur et sacristain je vais tout enrichir.

FRANCISQUE, *tenant toujours Carlin dans ses bras.*

C'est donc toi, Jacquinet-La Treille !
Vraiment j'en pleure de plaisir.

Ensemble.

CARLIN.

Oui, qu'c'est moi Jacquinet-La-Treille;
Min parin, prêt à vous servir.

FLORIVAL, *toujours à la croisée.*

Maudit argus, nuit et jour veille,
J'espère à la fin t'endormir.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, JACQUINET, *une grosse valise sur l'épaule.*

JACQUINET, *au fond du théâtre.*

LA v'là, la v'là min aut' valise.
(*Il va pour entrer dans l'hôtel.*)

FLORIVAL, *à part.*

Comment nous tirer de la crise?
(*Il disparaît de la croisée.*)

CERBERTI, *à Carlin, sans voir Jacquinet.*

Jacquinet, soit le bien venu!

JACQUINET, *les abordant.*

Tiens, Jacquinet!... c'est moi, j'espère.

CERBERTI, FRANCISQUE, *ensemble.*

Quel est cet inconnu?

JACQUINET.

J'som' Jacquinet, la chose est claire...
Fils d'Mathurin-La-Treille et d'Ursule Fromint.

CARLIN.

Ah! bon d'ju! bon d'ju! comme i' meint!

JACQUINET, *niaisement.*

Moi meintir! oh non, n'gnia pas d'risque.

CARLIN.

J'ch'som' Jacquinet, ben certain'meînt;

Fils d'Mathurin-La-Treille et d'Ursule Fromint :
Ché-t-i vrai, min parin Francisque ?
(*Il le désigne.*)

JACQUINET, *fixant Francisque avec émotion.*

Li vot' filleux ! Eh non, c'est moi.
(*Il va pour l'embrasser.*)

FRANCISQUE, *le repoussant.*

Allons, coquin, retire-toi !
(*Moment de silence général.*)

JACQUINET, *à Florival, qui est revenu sur la scène, et qui lui fait des signes.*

J'n'intendins goute à tout c'mystère.

FLORIVAL, *bas à Jacquinet, et lui faisant des signes avec intention.*

Tais-toi, tu le sauras après.

CERBERTI. *Il a apperçu les signes de Florival.*

De Florival, c'est l'émissaire.

JACQUINET, *allant vers Carlin et Francisque.*

Allons, reindez-moi min-z-effets.

CARLIN, FRANCISQUE, *le menaçant du poing.*

Crois-moi, n'approche pas de près.

TOUS ENSEMBLE.

JACQUINET.

N'faut pas croire qu'j'indure
Qu'on m'prindro com'ça min-z-effets ;
Non, je n'le souffrirai jamais :
(*à Florival.*)
Ah ! fait'mi donc rind' min-z-effets.

FRANCISQUE, CARLIN.

Mais voyez l'imposture !
Crois-moi, n'approche pas de près.

CERBERTI.

O la bonne aventure !
Non, je ne l'oublierai jamais.

FLORIVAL, *à part.*

L'excellente aventure !
L'argus est pris dans nos filets.

CERBERTI, *à Florival, qui affecte un air confus.*

Ça, n'allez pas gronder votre émissaire.

JACQUINET, *se dépitant.*

Non, c'est qu'je m'chintons d'ein colère !

CERBERTI, *riant et désignant Jacquinet.*

Il joue on ne peut mieux le Picard, le niais....

TOUS ENSEMBLE.

JACQUINET, *les poursuivant jusqu'à la porte de Cerberti.*

N'faut pas croire qu'j'indure
Qu'on m'prindro com ça min-z-effets ;
Non, je n'le souffrirai jamais.
Rindez mi min-z-effets.

FRANCISQUE, CARLIN, *le menaçant toujours du poing et emportant les paquets.*

Mais voyez l'imposture !
Crois-moi, n'approche pas de près.

CERBERTI.

O la bonne aventure !
Non, je ne l'oublierai jamais.

FLORIVAL, *à part.*

L'excellente aventure !
L'argus est pris dans mes filets.

(Cerberti et Francisque emmènent Carlin, et ferment la porte au nez de Jacquinet, que Florival fait entrer avec lui dans l'hôtel. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente l'intérieur de l'attelier de Cerberti. Çà et là différens cartons, bustes et tableaux, parmi lesquels on en remarque un sur le côté, à la droite du spectateur, représentant Bayard *recevant une écharpe des mains de madame* de Randan : *ce tableau doit représenter les personnages de grandeur naturelle, et avoir environ huit pieds carrés. Plusieurs meubles; un marbre à broyer des couleurs, posé sur un piédestal. Derrière le tableau un gradin d'environ six pouces de haut, sur six pieds de long et deux de large : il est couvert d'un drap vert. Sur chaque côté de la scène une porte latérale; au fond une croisée à grands carreaux, dont le bas est couvert par un petit rideau vert cloué à chaque moitié de la croisée.*

SCÈNE PREMIÈRE.

CERBERTI, ARMANTINE. *(Ils entrent par la porte à la gauche du spectateur.)*

ARMANTINE, *entrant la première avec vivacité.*

Vous direz tout ce qu'il vous plaira, il ne me plaît pas de poser modèle aujourd'hui.

CERBERTI.

Vous êtes d'un caprice, d'une contradiction!...

ARMANTINE, *souriant avec malice.*

Grace à vos soins, mon caractère se forme.

CERBERTI.

On dirait que vous prenez plaisir à m'impatienter.

ARMANTINE.

Il faut bien que je réponde... à vos bontés pour moi.

CERBERTI.

Armantine... vous oubliez que je vous tiens lieu de père; que c'est à moi que sont confiées votre jeunesse, votre éducation...

ARMANTINE.

C'est-à-dire l'honorable emploi de me tourmenter sans cesse.

CERBERTI.

Vous osez me dire en face?...

ARMANTINE, *sérieusement et avec chaleur.*

Que la mort de mon père me rend libre; que lorsqu'il me confia aux soins de votre sœur dont la mémoire me sera toujours chère, il ne voulut point m'enchaîner sous votre autorité; en un mot, que me retenir esclave chez vous, c'est usurper les droits de la nature, c'est abuser de la confiance la plus sacrée... *(reprenant sa gaité.)* Eh bien, ne voilà-t-il pas que je donne dans le sérieux pour la première fois? *(Elle rit aux éclats.)*

CERBERTI.

Quelle tête! bon dieu! *(Il prend sa palette, et y prépare des couleurs.)*

ARMANTINE.

AIR.

Reviens, reviens, ma compagne chérie!
Reviens, reviens, mon aimable gaîté!
Sans un peu de légéreté
Et même un peu d'étourderie,
On ne pourrait, en vérité,
Supporter les maux de la vie...
Reviens, reviens, ma compagne chérie!
Reviens, reviens, mon aimable gaîté!

Pauvres victimes des jaloux,
Qui gémissez sous les verroux,
Calmez votre ame désolée:
Espérez tout du dieu d'amour;
Sur son aile il peut quelque jour
Vous faire prendre la volée...

CERBERTI, *souriant amèrement.*

(Paroles sans chant.) Ah! oui da.

ARMANTINE.

Du renard le plus fin,
On peut tromper enfin
L'adresse, l'instinct, le génie...

CERBERTI.

Oui, cela se peut.

ARMANTINE.

Ah! pour moi ce serait une félicité!...

CERBERTI.

Vraiment?

ARMANTINE.

Ce serait le plaisir le plus doux de ma vie...
Reviens, reviens, ma compagne chérie!
Reviens, reviens, mon aimable gaîté!

CERBERTI.

Vous êtes, ce matin, d'une folie!... C'est sans doute le billet aux rubans?...

ARMANTINE.

Que voulez-vous dire?

CERBERTI.

Vous croyez qu'il est parvenu à son adresse... *(le tirant de sa poche.)* Le voici. *(Il le déplie et le met sous ses yeux.)*

ARMANTINE.

(Elle veut le prendre des mains de Cerberti, qui le retient.) Je ne puis comprendre...

CERBERTI, *d'un ton grave.*

Vous voyez que rien ne m'échappe.

ARMANTINE, *souriant.*

Vous avez donc mon billet?

CERBERTI, *plus gravement encore.*

Où vous osez-vous exprimer sur mon compte?...

ARMANTINE, *riant aux éclats, et tirant de son sein le billet de Florival, qu'elle présente à son tour sous les yeux de Cerberti.*

Eh bien! en voici la réponse.

CERBERTI.

Comment! ... *(il veut aussi prendre le billet.)*

ARMANTINE, *l'arrêtant.*

Doucement! ... chacun son trésor. *(elle lit le billet, que Cerberti suit des yeux.)* « Je me nomme Florival, » je suis aide-de-camp, neveu d'un général célèbre... » Je brûle d'amour pour vous, et jure d'unir ma des- » tinée à la vôtre ». — Intentions honnêtes, comme vous voyez.

CERBERTI, *lisant aussi.*

« Je ne puis m'expliquer davantage... J'écris cette » réponse en présence même de votre argus...

(Mouvement terrible.)

ARMANTINE, *achevant de lire le billet.*

» Que j'espère mettre encore plus d'une fois en dé- » faut... Amour! espoir et confiance!... » *(riant)* Quoi, c'est sous vos yeux? ... vous étiez-là? ... sur la même place? ... »

CERBERTI, *avec humeur.*

Eh oui, de par tous les diables. *(Il s'approche du tableau de Bayard.)*

ARMANTINE, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ... il faut que cet aimable Florival soit d'une adresse! ... J'en rafole! ... il est d'une figure agréable, n'est-ce pas? taille élancée? coup-d'œil pénétrant? Oh! faites-moi donc son portrait; vous attrapez si bien les ressemblances?

CERBERTI, *avec emportement.*

Armantine! ... *(Il essaye de peindre, frappe du pied, jette plusieurs pinceaux, en reprend d'autres avec un dépit concentré.)*

SCENE II.

LES MÊMES, FRANCISQUE, CARLIN. *(Ils entrent par la porte à la droite du spectateur. Carlin porte le vieux sac de nuit de Jacquinet.)*

FRANCISQUE, *à Carlin, au fond du théâtre.*

METS-ÇA là, mon garçon... *(Carlin affecte la plus grande gaucherie.)* là, sous cette table.

(Carlin dépose le sac sous la table qui lui est désignée ; le pied lui glisse : Francisque le retient.)

ARMANTINE.

C'est donc là... ce filleul attendu avec tant d'impatience ?

FRANCISQUE.

Prêt à vous servir, s'il en était capable.

CARLIN, *faisant les révérences les plus gauches.*

Oh! j' dis qu'in fait d' çà, min'zelle... *(à Francisque.)* j' gagins qu' c'est là c' mauvais p'tit sujet? ...

FRANCISQUE.

Tais-toi donc.

CARLIN, *à part.*

Elle est charmante!

ARMANTINE, *à Francisque.*

Que vous dit-il?

FRANCISQUE.

Qu'il desire que ses services soient agréables à mademoiselle.

CARLIN, *continuant ses révérences.*

J' n'étions v'nu d' Chauny qu' pour et à cel' fin d'ét' sans cesse auprès d' mim'zel'e... et d' suivre in tout l' zordres d' minsieu. *(Il désigne Cerberti occupé à peindre.)*

CERBERTI.

Bien, Jacquinet!... fort bien!

ARMANTINE.

C'est-à-dire que vous comptez attacher encore sur mes pas cet imbécille?

CARLIN, *ricanant.*

Imbécille, mim'zelle!... *(avec intention.)* Oh! drès qu'iu fois j'aurons fait connaissance... *(à part.)* Tâchons par un seul mot...

CERBERTI.

Francisque?

FRANCISQUE.

Monsieur.

CERBERTI.

Je n'ai plus de noir.

FRANCISQUE.

Il suffit.

CARLIN, *à part, et passant du côté d'Armantine.*

Je me charge de t'en broyer.

(Armantine relit avec ivresse le billet de Florival; Carlin s'en apperçoit, s'approche d'elle, tousse et lui fait des signes; elle reste toujours les yeux attachés sur le billet.)

CERBERTI, *toujours à Francisque.*

A propos, sais-tu pourquoi Jérôme n'est pas venu poser modèle aujourd'hui?

FRANCISQUE.

Il est au lit, malade.

CERBERTI.

Maudit ivrogne!

ARMANTINE, *avec étourderie et portant les yeux sur Carlin qui redouble de signes.*

Mais je crois que ce nigaud me fait des signes?

CERBERTI, *s'approchant avec rapidité.*

Comment?

FRANCISQUE.

Tu fais des signes à mademoiselle?

CARLIN, *fermant les paupières à plusieurs reprises, et se frottant un œil.*

Moi, min parin ? C'est qu'i' m'est intré je n' sais quoi dans c't œil gauche...

CERBERTI, *souriant et fixant Carlin de la tête aux pieds.*

J'avais de la peine à croire aussi que le pauvre garçon... *(à Francisque.)* Et tu dis donc que Jérôme est retenu malade ?

FRANCISQUE.

Je crains bien que ce ne soit sérieux.

CERBERTI.

Maudit contre-tems !... le sallon n'est plus ouvert que pour huit jours; on me presse d'y exposer ce tableau qui doublerait ma réputation : deux heures de séance seulement, et j'acheverais de donner à mes deux personnages l'expression qui leur convient : mon modèle s'avise d'être malade; Armantine elle-même m'empêche d'achever l'ouvrage dont ses traits m'ont fourni le plus bel ornement... Il semble que tout se réunisse pour m'accabler, pour étouffer mon génie et me condamner au néant. *(Il jette ses pinceaux et s'assied dans un fauteuil. Pendant ce couplet, Francisque a conduit Carlin vers le marbre, où il lui apprend à broyer.)*

ARMANTINE, *après un moment de silence, comme frappée d'une idée, et avec dignité.*

Non, je n'aurai point à me reprocher d'avoir nui à votre réputation, à vos talens que j'admire. Quels que soient vos torts envers moi, votre gloire m'est chère : reprenez vos pinceaux; Armantine est prête à vous servir de modèle.

CERBERTI, *se levant avec enthousiasme.*

Vous me rendez la vie.

ARMANTINE, *avec finesse.*

Mais c'est à une condition.

CERBERTI.

Laquelle ?

FRANCISQUE, *à Carlin, occupé à écouter Armantine.*

Fais donc attention à ce que je te dis. *(Il sort un instant après par la porte, à la droite du spectateur.*

ARMANTINE.

C'est que j'irai demain au sallon des tableaux.

CERBERTI, *avec chaleur.*

Au sallon, et pourquoi?

ARMANTINE.

Je suis bien aise d'y voir les nouveaux chefs-d'œuvres... et sur-tout d'y entendre célébrer vos ouvrages.

CERBERTI.

Dites plutôt d'y rencontrer Florival...

ARMANTINE, *toujours avec malice.*

Plût au ciel!

CERBERTI.

A qui déjà vous avez donné rendez-vous...

ARMANTINE.

Cela se pourrait

CERBERTI.

Et qui, profitant d'un moment de foule, pourrait, avec adresse, vous serrer la main...

ARMANTINE.

Sans doute.

CERBERTI.

Y glisser un billet...

ARMANTINE.

C'est cela.

CERBERTI.

Peut-être même y déposer un baiser...

ARMANTINE.

C'est si naturel!

CERBERTI.

Et tout cela en ma présence?

ARMANTINE, *avec plus de malice encore.*

Il en est bien capable.

CERBERTI.

Et vous croyez que je serai assez dupe?...

ARMANTINE.

Point de sallon, point de modèle.

CERBERTI, *hors de lui.*

O comble d'audace et de malice!

ARMANTINE.

Des emportemens!... je me retire. *(Elle gagne la porte à la gauche du spectateur.)*

CERBERTI.

Mais écoutez-moi donc.

ARMANTINE.

Je vous le dis encore, et c'est mon dernier mot: point de sallon; point de modèle. *(Elle sort.)*

CERBERTI.

Jamais, jamais, je n'y consentirai. *(courant après elle.)* Armantine?... Armantine?

SCÈNE III.

CARLIN, *seul.*

Le vieux renard a tout-à-fait perdu la piste... *(allant à la croisée, levant la draperie et regardant à travers les carreaux.)* Mon maître ne paraît point encore; la pupille est charmante : on dirait une Picarde pour la tête... Son étourderie a pensé me faire découvrir, et je n'ai pu trouver encore le moment de l'instruire... Ce maudit Francisque, mon très-cher et très-honoré parrain, m'accable de tant de questions sur Chaulny... sur sa famille... Il me vient une idée : chantons une de ces vieilles chansons picardes qui ont couru le pays, Francisque me croira plus que jamais son filleul, et par-là je préviendrai jusqu'au moindre soupçon; n'oublions pas de chanter avec gaucherie et sur-tout à pleine gorge... Voyons un peu. *(il prélude.)* M'y voici.

CHANSON.

Ier. COUPLET.

Si jamais je prinds femme,
Iou, piou, piou, comme on attrap' çà!
Je n'voulins point d'grind dame :
Faut trop d'façons pour çà ;
L'vrai bonheur n'est pas là.

(*Passant à un air vif et brillant.*)

Quelle périlleuse entreprise!
Le peintre est alerte et si fin!...
A chaque instant nouvelle crise :
Allons, signale-toi, Carlin!...

IIe. COUPLET.

Les grindeurs, la richesse,
Iou, piou, piou, comme on attrap'çà!
Femme est trop la maîtresse,
Quind seule al' fournit çà ;
Et l'pauvre époux.... oui-dà.

(*Seconde transition de chant.*)

Mais n'oublions pas que mon maître...

(*Il va regarder à travers la croisée.*)

Je l'apperçois sous la fenêtre :
Oui, je pourrais facilement...
Si je profitais du moment...

(*On entend du bruit dans la coulisse.*)

Non, non : quelqu'un se fait entendre...

(*Regardant à la porte qui est à la droite du spectateur.*)

C'est notre vieux bavard : bon! bon!
Hâtons-nous de reprendre
Le reste de notre chanson...

(*Il se met à broyer.*)

SCÈNE IV.

CARLIN, FRANCISQUE. (*Il tient à la main une boîte à couleurs, s'arrête et écoute avec ivresse.*)

CARLIN.

IIIe. ET DERNIER COUPLET.

Ma bouteille et ma brune,
Iou, piou, piou, com' çà met en train!

Voilà tout' ma fortune :
Amour, paix et bon vin !
D'un Picard c'est l'refrain.

(Il laisse tomber sa voix par degrés, à la vue de Francisque, et feint d'être intimidé.)

FRANCISQUE, *répétant en dansant.*

« Iou, piou, piou, com' çà met en train » ! . . .
(Ils répètent en duo une partie de ce couplet.)

Courage, mon garçon! comme j'ai chanté cela dans ma jeunesse! . . . *(il dépose la boîte sur une table.)* Je ne te savais pas une si belle voix.

CARLIN.

J'étions au lutrin l' pus fin fort d' Chaulny . . . Aussi avin-je été regretté . . . d' not curé.

FRANCISQUE.

C'est toujours M. Sébastien?

CARLIN.

Oui; c' grind, gros rougeaux . . .

FRANCISQUE.

Qu'est-ce que tu dis donc là? M. Sébastien est un petit homme sec, pas plus haut que cela.

CARLIN.

C'est l'ancien, qu' vous v'lez dire; j'parle du n'veu, moi, qui l'i a succédé, attendu qu' l'oncle étions mort.

FRANCISQUE.

Bah! c'est singulier; ta mère ne me dit rien de tout cela dans ses lettres . . . Et le barbier Marcel, mon vieux camarade?

CARLIN.

Le barbier Marcel . . . i' va ben c' tui-là.

FRANCISQUE.

Toujours gai? toujours bon buveur?

CARLIN.

Aussi sa femme lui f' sins qu'euqu' fois un train!

FRANCISQUE.

Sa femme!... il est donc marié depuis peu de tems?

CARLIN, *comptant sur ses doigts.*

V'là d' cà, min parin... deux mois tout à l'heure.

FRANCISQUE.

Il m'avait tant promis de rester garçon, et de vous laisser tout son bien... Et qui donc a-t-il épousé?

CARLIN.

La veuve... de c't' ancien... cabar'tier... qui d'meure là... près du château...

FRANCISQUE.

Georget?

CARLIN.

C'est çà.

FRANCISQUE.

Encore un de mes vieux amis.

CARLIN.

Eh ben, c'est sa veuve...

FRANCISQUE, *vivement.*

Georget est mort! mais tout le monde meurt donc dans Chaulny?

CARLIN.

J' vous dis qu' l'hivar darnier c'était pis qu'in' débâcle.

FRANCISQUE.

Ce pauvre Georget! Et ta sœur, tu ne m'en dis rien?

CARLIN.

Ma sœur... elle est... vous savez ben.

FRANCISQUE.

Toujours la même, n'est-ce pas?

CARLIN.

Un vrai lutin.

FRANCISQUE.

Comment?

CARLIN.

Ça n' veut point s'occuper : ça n' fait qu' courir tint qu' la journée dure.

FRANCISQUE.

Oh oh !... ta mère me fit écrire dernièrement que ta sœur était tombée en paralysie.

CARLIN, *réprimant un grand mouvement.*

Ah, oui ; j' sais ben.

FRANCISQUE.

Si bien que j'ai consulté ici pour Louise, M. le Grave, notre médecin...

CARLIN, *ricanant.*

Vou' avais itout donné là d' dins, min parin... (*cherchant un motif.*) c' n'était qu'un semblant...

FRANCISQUE.

Tout de bon?

CARLIN.

Y avait... y avait un galant sous jeu...

FRANCISQUE.

Voyez-vous ben ça.

CARLIN.

Qu'aviens fait des propositions d' mariage... m' mère n'a pas v'iu y intindre... v'la qu' Louise... est tout-à-coup tumbée en lingueur, et comme qui dirait attaquée d'iu mal...

FRANCISQUE, *riant.*

Fort ben imaginé ?

CARLIN.

N'est-ce pas? (*ils rient à qui mieux mieux.*)

FRANCISQUE.

Mais j'oublie que l'heure du dîner s'approche. Tu vas achever de broyer du noir à monsieur. (*il désigne le marbre.*) Ce pauvre Georget ! ... Et ce vieux Marcel, se marier comme cela sans m'en prévenir ! ... (*Il entre un moment dans la coulisse.*)

CARLIN.

Ouf! je commençais à m'enlâcer malgré-moi... mon maître doit sécher d'impatience : ne perdons pas un instant; et d'abord munissons-nous de l'échelle de cordes que j'ai glissée dans le sac du filleul, et qui m'est indispensable pour l'exécution de nos projets.

(*Il va pour ouvrir le sac.*)

FRANCISQUE, *rentrant.*

Et moi qui oubliais de monter dans ma chambre ce vieux sac de nuit que tu as apporté... (*il le prend; mouvement, inquiétude de Carlin.*) Monsieur n'aime pas voir dans son cabinet ce qui lui est inutile.

CARLIN, *voulant prendre le sac de nuit.*

Laissez donc, min parin: je ne souffrirai jamais...

FRANCISQUE.

Eh non! il ne m'en coûtera pas plus de le porter.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CERBERTI.

CERBERTI, *entrant avec vivacité.*

FRANCISQUE?

FRANCISQUE, *déposant à terre le sac de nuit.*

Monsieur?

CERBERTI.

Écoute-moi... (*Francisque vient sur le devant de la scène; Carlin retourne d'abord au marbre.*) Armantine vient enfin de céder à la promesse que je lui ai faite, de la mener au sallon...

FRANCISQUE.

Ne vous en avisez pas.

CERBERTI.

Sois tranquille.

FRANCISQUE.

Elle vous échapperait, c'est moi qui vous le dis.

CERBERTI.

Elle va venir avec les habits du modèle...

FRANCISQUE.

Eh! qui remplacera Jérôme.

CERBERTI.

J'ai bien proposé ton filleul à Armantine; mais elle s'y oppose absolument. Elle n'a pas tort : il est si gauche!... (*à demi-voix et amenant Francisque sur le bord de la scène, après avoir fixé Carlin toujours au marbre*) Il m'est venu une idée... (*Carlin, pendant le dialogue suivant, s'élance au sac de nuit qu'il ouvre et referme, après en avoir tiré une échelle de cordes qu'il cache sous plusieurs grands porte-feuilles qui sont sur une table.*) Près d'ici est une caserne...

FRANCISQUE.

Je vous comprends.

CERBERTI.

Ne te serait-il pas possible de me procurer un soldat qui ne fût pas de service, et qui pût disposer de deux heures seulement?

FRANCISQUE.

Rien de plus facile.

CERBERTI.

Tu lui promettras un honnête salaire, et le choisiras dans la force de l'âge, à-peu-près de la taille de Jérome...

FRANCISQUE.

Laissez-moi faire.

CERBERTI, *le retenant, et plus bas encore.*

Sur-tout que ce soit bien un soldat choisi par toi, amené par toi seul!... Ne va pas introduire ici quelque dangereux émissaire.

FRANCISQUE.

Soyez tranquille.

CARLIN, *en ce moment au marbre.*

Irai-je-t-i v'z-aider, min parin ?

FRANCISQUE.

Non, non : reste-là

SCÈNE VI.

CERBERTI, CARLIN.

CERBERTI.

Et toi, songe bien à exécuter fidèlement tout ce que je t'ai dit.

CARLIN.

Oui, minsieu Cerberti.

CERBERTI.

Si Armantine te chargeait de quelque billet, t'ordonnait, te demandait la moindre chose, viens aussitôt m'en faire part.

CARLIN.

Oui, minsieu Cerberti.

CERBERTI.

Souviens-toi bien qu'il faut être sans cesse sur ses pas, que tu ne dois pas la perdre de vue un seul instant.

CARLIN, *d'un ton marqué.*

Oui... oui, minsieu Cerberti.

CERBERTI, *reprenant de nouveau sa palette, et y préparant des couleurs.*

Enfin, je vais donc achever mon tableau!... Le sujet doit intéresser : le chevalier Bayard recevant l'écharpe de la belle de Randan. Quel plaisir pour moi de retracer une femme célèbre et adorée sous les traits aimables d'Armantine! ... Jamais je ne me suis senti plus dispos, plus embrâsé de ce feu créateur...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ARMANTINE.

CARLIN, *appercevant Armantine.*

Si je pouvais me découvrir à la pupille ?

CERBERTI, *à Armantine.*

Eh bien ! vous n'avez pas pris les habits du modèle ?

ARMANTINE.

Avant d'exécuter notre traité, un petit mot d'explication, je vous prie.

CERBERTI.

Encore quelque nouveau contre-tems !

ARMANTINE.

Je dois aller demain au sallon, n'est-ce pas ?

CERBERTI.

Sans doute.

ARMANTINE.

Vous m'y conduirez, non pas après que le public en sera sorti, ainsi que vous l'aviez adroitement proposé, mais bien vers les deux heures, au moment où il s'y réunit le plus de monde... vous me l'avez promis.

CERBERTI, *hésitant.*

Et je... je vous le promets encore.

ARMANTINE.

Eh bien ! quand vous aurez satisfait à votre parole, je vous tiendrai la mienne.

CERBERTI.

Qu'est-ce à dire ?

TRIO.

ARMANTINE.

Non, je ne puis en conscience,
A vos promesses me fier.

CERBERTI.

C'est trop lasser ma patience :
Dois-je donc céder le premier ?

ARMANTINE.

Pour éviter toute querelle,
Allons au sallon dans l'instant.

CERBERTI, *riant amèrement.*

Sans doute Florival est là qui vous attend ?

CARLIN, *à part, et désignant la fenêtre.*

Ah ! que l'à-propos est plaisant !

ARMANTINE.

Je reviens aussi-tôt vous servir de modèle.

CERBERTI.

Sans doute Florival est là qui vous attend ?

ENSEMBLE.

ARMANTINE.

Au sallon menez-moi d'avance.
Non, je ne puis, en conscience,
A vos promesses me fier.

CERBERTI.

C'est trop lasser ma patience.
Au sallon vous mener d'avance !
Dois-je donc céder le premier ?

CARLIN, *à part.*

A la pupille, avec prudence,
Comment annoncer ma présence ?
C'est ici le fin du métier.

(Carlin paraît frappé d'une idée.)

ARMANTINE.

N'en parlons plus ! point de querelle !

CARLIN, *gauchement et en broyant.*

Tra - la - la - la... tra - la - la - la...

CERBERTI.

Voyez la maudite cervelle !

ARMANTINE, *s'éloignant.*

Point de sallon, point de modèle.

CERBERTI, *avec humeur.*

N'en parlons plus.

CARLIN.

Elle s'en va.

CERBERTI, ARMANTINE, *ensemble.*

N'en parlons plus... point de querelle !...

(Cerberti tourne le dos à Armantine, qui gagne la porte de son appartement.)

CARLIN. *Il répète, toujours en broyant, le refrain des couplets du premier acte.*

« Messager du dieu des amours,
» Belle, on vient à votre secours ».

ARMANTINE, *s'arrêtant tout-à-coup, et fixant Carlin sans être vue de Cerberti, en ce moment le dos tourné et occupé à sa boîte de couleurs.*

O ciel ! qu'entends je ?...

CERBERTI, *appercevant Armantine qui s'arrête.*

Aurais-je dû m'attendre
A recevoir ce coup de votre main ?

CARLIN, *broyant toujours.*

« Iou, piou, piou, comm'ça met en train !... »

ARMANTINE, *cherchant à cacher son trouble, et portant furtivement des regards sur Carlin.*

Eh bien !... vous me touchez.... allons, il faut se rendre...
(vivement.)
Mais au sallon j'irai demain.

CERBERTI.

Au sallon, vous irez demain.

CARLIN, *à part.*

Comme elle a saisi le refrain !

ENSEMBLE.

ARMANTINE.

Plus de nuage !
Cessons de nous bouder !
Allons, sans plus tarder,
Mettons-nous à l'ouvrage !

CERBERTI.

Plus de nuage !
Eh ! comment vous bouder ?
Oui, oui, sans plus tarder,
Mettons-nous à l'ouvrage !

CARLIN, *toujours à part.*

Allons, courage !
Il faut tout hasarder :
Tâchons, sans plus tarder,
D'achever mon ouvrage !

ARMANTINE.

Mais au sallon j'irai demain.

CERBERTI.

Je vous y donnerai la main.

CARLIN.

Comme elle a saisi le refrain !

ARMANTINE, *à part.*

Ah ! quel trouble agite mon sein !

CERBERTI, *à part.*

Céder si vîte ! à quel dessein ?

CARLIN.

Oui, c'était-là le vrai moyen.

ENSEMBLE.

ARMANTINE.

Plus de nuage !
Cessons de nous bouder !
Allons, sans plus tarder,
Mettons-nous à l'ouvrage !

CERBERTI.

Plus de nuage !
Eh ! comment vous bouder ?

ENSEMBLE.

Oui, oui, sans plus tarder,
Mettons-nous à l'ouvrage!

CARLIN.

Allons, courage!
Il faut tout hasarder:
Tâchons, sans plus tarder,
D'achever mon ouvrage!

ARMANTINE.

Puisque Jérôme est malade, si nous essayions à nous servir du filleul. *(Elle désigne du doigt Carlin.)*

CARLIN, *s'approchant d'Armantine.*

Min'zelle a besoin d'moi?

ARMANTINE.

Peut-être que tout nigaud qu'il est ..

CARLIN, *bas à Armantine.*

J'appartiens au capitaine Florival.

CERBERTI.

Comme vous l'avez très-bien observé, il ne pourrait conserver l'attitude nécessaire.

ARMANTINE, *émue.*

J'avoue que son premier abord... mais il paraît rempli du desir de bien faire.

CARLIN.

M'in'zelle m' connait.

CERBERTI.

Non, non: je me suis pourvu d'un militaire...

ARMANTINE, *vivement*

D'un militaire!

CERBERTI.

Qui doit arriver dans l'instant.

ARMANTINE.

En ce cas, je cours me préparer... Mais je ne puis prendre les vêtemens du modèle sans entrer dans le corridor dont vous avez la clef.

CERBERTI, *lui remettant une clef.*

La voici.

ARMANTINE, *à part, en s'éloignant.*

Un militaire !... ici le valet de Florival !... je ne sais ce que tout cela signifie. *(Elle sort toujours par la porte à la gauche du spectateur.)*

SCÈNE VIII.

CERBERTI, CARLIN *tracassant çà et là.*

CERBERTI, *à part.*

Un retour aussi prompt cache quelque secrète intention... profitons-en toujours... Et moi qui lui ai donné cette clef... elle va sans doute essayer d'avertir Florival de se trouver demain au sallon à l'heure convenue ; suivons ses pas, et restons en sentinelle au corridor jusqu'à ce qu'elle soit rentrée dans son appartement.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FRANCISQUE, UN HUSSARD, *bonnet à grand plumet, sabre sous le bras.*

FRANCISQUE.

Monsieur, voici le militaire...

CERBERTI, *fixant à la hâte le hussard, et gagnant la porte par laquelle Armantine est sortie.*

C'est bien : habille-le sur-le-champ.

FRANCISQUE.

Mais, écoutez donc... où diable court-il si fort ?

SCÈNE X.

FRANCISQUE, CARLIN, LE HUSSARD.

LE HUSSARD, *d'une voix rauque et élevée.*

Vous dites donc, camarade, que ce n'est pas pour long-tems ?

FRANCISQUE, *prenant une cuirasse qui est sur un fauteuil.*

Non, non; d'ailleurs, vous n'êtes pas de service ?

LE HUSSARD.

C'est vrai; mais l'appel se fait à deux heures, et Sans-Chagrin n'est pas fait mil'-z-yeux ! pour manquer à l'ordre.

FRANCISQUE, *désignant un fauteuil.*

Allons, mettez là votre bonnet, votre sabre.

LE HUSSARD, *les déposant sur le fauteuil.*

Ça, mon vieux, vous n'oublierez pas qu'outre le prix convenu, il me revient une bouteille de Bourgogne.

FRANCISQUE.

Du vieux Mâcon, rien que cela... *(à Carlin.)* Viens nous aider, toi... *(il prend la cuirasse et passe dedans les deux bras du soldat.)* Prenez cette cuirasse... *(on entend sonner dans la coulisse.)* Allons, ne voilà-t-il pas qu'on sonne... ensuite ce casque, cette barbe. *(il les désigne. On entend sonner une seconde fois.)* On y va, on y va. *(à Carlin.)* Aide ce brave homme, entends-tu ?

CARLIN, *feignant d'aider le soldat.*

Oui, min parin.

(Francisque sort par la porte à la droite du spectateur.)

SCÈNE XI.

CARLIN, LE HUSSARD.

LE HUSSARD.

C'EST-LA ton parrain ?

CARLIN, *à part, et laissant tomber la cuirasse à moitié passée sur les bras du soldat.*

Profitons du moment ! *(Il s'élance à l'échelle de cordes qu'il avait cachée.)*

LE HUSSARD.

Eh ben, luron, est-ce que tu me laisses-là ?

CARLIN. *Il ouvre la croisée et jette en dehors l'échelle de cordes qu'il accroche au balcon.*

Alerte !... jettez votre manteau.

LE HUSSARD, *avec impatience, et jettant la cuirasse.*

Où m'a-t-on conduit, mil'-z-yeux ? *(Il s'élance sur son sabre et le tire du fourreau. Florival parait à la fenêtre, saute sur le théâtre, et parait stupéfait à la vue du hussard qui se tient en garde. Tableau.)*

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FLORIVAL. *Premier costume.*

LE HUSSARD.

C'EST vous, mon capitaine !

FLORIVAL, *gaîment.*

Toi ici, mon brave !... eh qu'y viens-tu faire ?

CARLIN.

Nous aider à servir la beauté, à protéger l'amour.

LE HUSSARD.

Comment cela ?

CARLIN, *avec rapidité.*

Descendez par cette échelle; enveloppez-vous du manteau que mon maître a laissé là-bas; allez m'attendre au cabaret du coin : je vous y rejoins sous un quart-d'heure ; et là nous boirons le Bourgogne qu'on vous a promis, à la santé de M. de Florival...

FLORIVAL.

Qui saura reconnaitre...

LE HUSSARD.

C'est dit. *(Il va pour reprendre son bonnet et son sabre.)*

CARLIN.

Non, non; tout cela nous est nécessaire.

LE HUSSARD, *gagnant la fenêtre.*

Vous m'en répondez, mon capitaine?

FLORIVAL.

Sois tranquille.

LE HUSSARD, *descendant l'échelle et disparaissant par degré.*

Il faut que ce soit vous, au moins... mon sabre sur-tout... Je vous recommande mon sabre. *(Il disparait.)*

SCÈNE XIII.

FLORIVAL, CARLIN.

DUO, d'un mouvement très-vif.

(Pendant la ritournelle, Carlin referme la croisée.)

CARLIN, *désignant le chapeau de Florival.*

QUITTEZ tout cela promptement...

FLORIVAL, *le remettant à Carlin, qui le cache derriere les porte-feuilles.*

Eh! pourquoi ce déguisement?

CARLIN, *lui présentant la cuirasse et le casque, où pendent une longue barbe et des moustaches.*

Vîte le casque et la cuirasse...

FLORIVAL, *mettant le casque sur sa tête, et attachant la barbe.*

Que prétends-tu donc que je fasse ?

CARLIN, *lui passant la cuirasse qui doit s'attacher par derriere avec deux boucles.*

D'un vrai soldat prendre le ton ;
Servir de modèle au barbon.

FLORIVAL.

Armantine est elle jolie ?

CARLIN.

C'est une grace, une fraîcheur !...

FLORIVAL.

De la voir je brûle d'envie.

CARLIN.

Dépêchez-vous : je meurs de peur....

ENSEMBLE.

FLORIVAL.	CARLIN.
Armantine est donc bien jolie ? De la voir je brûle d'envie. Tout comble mes souhaits ! O la bonne folie !	Parlez plus bas, je vous en prie. On peut venir : paix ! paix ! paix ! paix !

CARLIN.

Ça, monsieur, souvenez-vous bien
Que vous vous nommez Sans-Chagrin...

FLORIVAL.

Ce nom me convient à merveille.

CARLIN.

Qu'il vous revient une bouteille
De vieux Mâcon.

FLORIVAL.

Excellent vin !

CARLIN.

Ce n'est là que le pot-de-vin.

FLORIVAL.

C'est entendu.

CARLIN.

Songez enfin...

ENSEMBLE.

FLORIVAL.

Armantine est donc bien jolie ?
De la voir je brûle d'envie.
Tout comble mes souhaits !
O la bonne folie !

CARLIN.

Parlez plus bas, je vous en prie.
J'entends quelqu'un : paix ! paix !
paix ! paix !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, FRANCISQUE.

(Carlin arrange encore la cuirasse par derrière ; Florival porte en ce moment le casque, la barbe et les moustaches, et prend l'allure et la voix d'un hussard.)

FRANCISQUE, *dans la coulisse.*

AH ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

CARLIN, *bas à Florival.*

Sur-tout, monsieur, le ton grivois d'un soldat.

FLORIVAL.

Sois tranquille.

FRANCISQUE, *il rentre en riant aux éclats.*
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

CARLIN, *désignant la cuirasse.*

C'est-i-ça, min parin ?

FRANCISQUE, *achevant d'arranger la cuirasse.*

Fort ben, mon garçon... Le casque un peu moins sur les yeux... *(riant toujours, et fixant Florival de très-près.)* L'effronté personnage !... la moustache un peu plus relevée... Peste soit de la dupe.

CARLIN.

Nous sommes découverts.

FRANCISQUE.

S'imaginer ainsi me tromper!

FLORIVAL, *fixant Carlin avec trouble.*

A qui donc en avez-vous, camarade?

FRANCISQUE, *riant encore.*

A l'émissaire d'un mauvais sujet d'officier...

FLORIVAL.

Comment?

CARLIN.

J' gagins qu' c'est encore l' Jacquinet de c'matin...

FRANCISQUE.

Justement... (*imitant le patois Picard.*) « Mais
» quind j'vous dis que j'soins Jacquinet-La-Treille.
» — Tais-toi, maudit fripon. — Que c't'ant' qui est-z-
» intré à min place, vous jouera queuqu'malin tour.
» — Çà ne te regarde pas. — Voyez plutôt dans chel va-
» lise qui m'reste, ces habits d'feu mon pere, (*Florival
» et Carlin redoublent d'inquiétude*) c't'agrafe, c'te
» tasse d'argint que vou' apporte. — Ah! tu prétends
» me séduire »!...

FLORIVAL, *vivement.*

Eh bien?

FRANCISQUE.

Là-dessus je prends mon ballet, et je vous travaille
le filleul... (*ils rient tous les trois.*) Non, c'est que
je vous l'ai travaillé... (*ils rient à qui mieux mieux.*)
Malgré cela il faut que le coquin ait demeuré à Chaulny,
car il m'en a parlé... il m'a nommé toute ma famille.

CARLIN.

Ces filoux-là connaissient tout.

FRANCISQUE, *d'un ton marqué.*

Il est encore là... à la porte... il s'obstine à y res-
ter... Mais voici monsieur.

FLORIVAL, *bas à Carlin.*

Tenons-nous bien!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, CERBERTI, FRANCISQUE.

CERBERTI, *à part et serrant une clef.*

Je ne crains plus maintenant qu'Armantine expédie quelque poulet à l'officier. *(à Francisque.)* C'est donc là ce militaire ? *(Il le fixe.)*

FRANCISQUE.

A-peu-près la taille de Jérôme, n'est-ce pas ?

CERBERTI, *conduisant Francisque à l'écart, après avoir fixé Florival.*

Tu es bien sûr que c'est un soldat ?...

FRANCISQUE.

Pris par moi à la caserne, et que je n'ai pas quitté.

CERBERTI.

Je n'ai plus rien à dire.

FLORIVAL.

Ça, commençons-nous, mil'-z-yeux ?

CERBERTI.

Dans l'instant, mon camarade.

FLORIVAL.

Toute cette mascarade-là commence à m'ennuyer.

CERBERTI, *à Florival.*

De quel prix êtes-vous convenu ?

(Embarras de Florival.)

FRANCISQUE.

Douze francs.

FLORIVAL, *vivement.*

Et une bouteille de Bourgogne : je tiens à ça, moi.

FRANCISQUE.

Oui ; je lui en ai promis une bouteille...

CERBERTI.

Et tu as bien fait. Nous en boirons deux s'il le faut. *(à Francisque.)* Va nous les chercher. *(à Florival.)* Touchez-là; j'aime les braves, moi.

FRANCISQUE, *après avoir fait signe à Carlin.*

Viens m'aider, Jacquinet. *(Ils sortent tous les deux.)*

CERBERTI.

De quel régiment êtes-vous?

FLORIVAL, *brusquement.*

Premier-Hussards.

CERBERTI.

Connaîtriez-vous, par hasard, un capitaine-aide-de-camp nommé Florival, neveu du général d'Armaincour?

FLORIVAL, *feignant de se rappeller.*

Si je le connais?... c'est mon capitaine... Dans la dernière guerre... nous ne nous sommes pas quittés.

CERBERTI.

Il a l'air d'un étourdi déterminé.

FLORIVAL, *gaîment.*

C'est vrai: dans toutes nos garnisons, mil'-z-yeux! il ne se passait pas de jour qu'il ne fît quelque folie.

CERBERTI, *ricanant.*

Il a eu ce matin, avec un peintre... de mes amis, une aventure dont j'espère qu'il se souviendra.

FLORIVAL.

Est-il blessé dangereusement?

CERBERTI.

Vous n'y êtes pas.

FLORIVAL.

J'entends, il a mis le peintre dedans.

CERBERTI.

Et non, ce n'est pas cela... Parbleu, puisque vous

connaissez l'aide-de-camp Florival, vous pourriez me rendre un grand service.

FLORIVAL.

Comment cela?

CERBERTI.

Ce serait de le peindre, à une jeune personne que vous allez voir, comme un inconstant... un étourdi...

FLORIVAL, *avec gaité.*

Volontiers... aussi bien je me suis ressenti plus d'une fois de sa mauvaise tête.

CERBERTI.

Cela se trouve au mieux... Je voudrais donc qu'en faisant tomber la conversation sur ce Florival, vous vous exprimassiez sur son compte de manière à jetter dans l'esprit de la jeune personne des doutes, de l'inquiétude... peut-être même du dégoût...

FLORIVAL.

Est-ce que la jeune personne l'aimerait?

CERBERTI, *bas et avec confiance.*

Elle en est folle... *(tressaillement de Florival.)* et cela sans l'avoir vu.

FLORIVAL, *cherchant à cacher son émotion.*

Laissez-moi faire.

CERBERTI.

Je vous aurai des obligations...

FLORIVAL.

Aucune.

CERBERTI.

Comptez que ma reconnaissance...

FLORIVAL.

Mais commençons donc : vous savez que j'ai peu de tems à vous donner.

CERBERTI.

Vous avez raison : occupons-nous du fameux Bayard... *(il désigne son tableau.)* Vous devez connaître ce nom-là, mon brave?

FLORIVAL.

Bayard, dites-vous... ça n'a pas servi dans notre armée ?

CERBERTI, *riant.*

Non, non. *(à part.)* Le modèle n'est pas fort dans l'histoire.

FLORIVAL, *aussi à part.*

Comme il mord à l'hameçon!

CERBERTI, *lui prenant les mains.*

Allons, posez-vous... D'abord fléchissez ce genou-là... bon! *(Florival fléchit le genou gauche.)* la tête un peu penchée... les bras en avant... les mains tendues... Fort bien, restez comme cela. *(Il va confronter l'attitude du tableau. Florival suit le peintre des yeux, affectant la plus grande gaucherie.)* Ne tournez donc pas la tête.

CARLIN, *à part; il est rentré avec Francisque.*

Mon maître fait ses épreuves.

FLORIVAL, *à part.*

Armantine ne parait point.

CARLIN, *toujours à part et riant.*

Plaisante posture pour un aide-de-camp!

FLORIVAL.

(*A part.*) Carlin me jouerait-il? (*haut et se relevant.*) Ah çà mil'-z-yeux, croyez-vous que je vais rester comme ça en faction?

CERBERTI, *encore au tableau.*

Ne remuez donc pas.

FLORIVAL.

Fi donc! j'ai l'air gauche comme une déroute.

FRANCISQUE, *lui présentant une assiette avec un verre dessus.*

Monsieur le hussard veut-il boire un verre d'excellent vin ?

FLORIVAL, *d'un ton grivois.*

C'est parler ça ! (*Francisque lui verse une rasade ; Florival salue Cerberti.*)

CERBERTI.

A la vôtre, mon camarade !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, ARMANTINE, *vêtue en madame De Randan ; grande robe et bonnet de satin blanc garnis en noir ; une écharpe à la main.*

ARMANTINE, *à part, en entrant, tandis que Florival boit encore.*

Quel est donc ce militaire ?

CARLIN, *bas, à Armantine.*

C'est mon maître.

ARMANTINE, *à part et tressaillant.*

Par quel moyen ? je m'y perds.

CERBERTI.

Vous voilà, Armantine.

FLORIVAL, *à part, et appercevant Armantine.*

Ciel ! ... je l'avais bien devinée.

ARMANTINE, *avançant avec trouble.*

Quel miracle ! Ici un étranger ! ... Qui vous a donc procuré ce militaire ?

CERBERTI.

Le hasard ; et il nous a bien servi.

FLORIVAL, *du ton le plus grivois.*

Je ne m'en plains pas, mille bombes ! ... (*à Francisque.* (Encore une rasade ! (*Il boit une deuxième rasade, et remet le verre à Francisque.*)

CERBERTI.

Il connait votre beau Florival.

ARMANTINE.

Ah! ah!

FLORIVAL.

Si je le connais! ... Un fou à qui l'amour fait tourner la tête... un étourdi qui jusqu'à ce jour a couru après le bonheur qu'il n'a pu rencontrer... un inconstant voltigeant de belle en belle, parce qu'aucune n'avait su le fixer encore...

CERBERTI, [illegible] *Florival.*

Courage! encore [illegible]

ARMANTINE, *à Cerberti, avec finesse et émotion.*

Ah! c'est vous qui le soufflez...

FLORIVAL.

Ce que je dis à madame est la vérité pure.

ARMANTINE.

(*A part.*) Qu'il a d'esprit! (*haut.*) Et c'est donc avec ce soldat que vous prétendez me faire poser modèle?

CERBERTI.

Assurément.

FLORIVAL.

Je parais peut-être un peu gauche à madame; il faut excuser le ton, la brusquerie d'un soldat.

ARMANTINE, *avec dignité.*

J'aime beaucoup les militaires, je vous assure.

(*Francisque se trouve entre eux deux, et s'occupe à arranger les plis de la cuirasse du modele.*)

CERBERTI, *désignant à Carlin une deuxième boîte à couleurs, qui est sur une table au fond du théâtre.*

Apporte ici cette boîte. (*Jaquinet pose la boîte près du tableau.*)

ARMANTINE.

Monsieur a fait les dernières guerres?

FLORIVAL.

Je n'ai pas quitté l'armée.

CERBERTI.

C'est-à-dire, la victoire.

ARMANTINE, *avec expression.*

Vous avez dû courir bien des dangers?

FLORIVAL, *d'un ton marqué.*

On les écarte avec de l'adresse et du courage.

CERBERTI, *arrangeant toujours la boite.*

Et puis, l'amour de la gloire...

FLORIVAL.

De toutes les affaires où j'ai eu l'honneur de me trouver, aucune ne m'a donné autant de mal que la dernière... aussi j'y fus blessé... pour la première fois de ma vie.

ARMANTINE, *avec trouble.*

Vous y fûtes blessé!

CERBERTI, *à part, et préparant çà et là avec Carlin.*

Le voici dans ses batailles; il est à nous pour long-tems.

ARMANTINE.

Contez... contez-nous donc cela.

FLORIVAL.

C'était dans un fort que nous tenions bloqué : l'ennemi était égal en forces. Nous avions à lutter contre un vieux commandant de place, difficile à manier.

CERBERTI.

Ces vieux renards sont retors quelquefois.

FLORIVAL.

Il fallut monter à l'assaut; et quand il s'agit de ça, on sais, mil'-z-yeux, que Sans-Chagrin... j'eus l'honneur d'y monter le premier. Je pénètre dans un quartier isolé, je fixe un endroit qu'on disait renfermer un trésor... (*d'un ton marqué.*) je saisis une échelle, je grimpe à une fenêtre... (*il la désigne ; signe d'intelligence d'Armantine.*) mais à peine suis-je entré dans ce lieu impénétrable, que je reçois un coup... là... de ce côté...

ARMANTINE.

Du côté du cœur?

FLORIVAL.

Oui, du côté du cœur... Mais un coup... comme jamais je n'en avais ressenti jusqu'alors.

CERBERTI.

Etait-ce un coup de feu?

FLORIVAL.

Oui, un coup de feu.

ARMANTINE.

Cette blessure n'a peut-être été que passagère?

FLORIVAL.

Pardonnez-moi, madame... (*avec ame.*) Je m'en ressentirai... le reste de ma vie.

ARMANTINE.

Le reste de votre vie! ... (*à part*) oh? comme il est aimable!

(*Pendant cette scène, Francisque et Carlin apportent le gradin sur le devant du théâtre.*)

QUATUOR.

CERBERTI, *prenant Armantine par la main, et la faisant monter sur le gradin.*

Ça, commençons... Mais je crois qu'elle tremble.

ARMANTINE, *souriant.*

Je tremble!...
Vous le voulez absolument!

CERBERTI, *posant d'abord Armantine.*

Maintien noble!... regard touchant!

FLORIVAL, *à part.*

Les jolis yeux!

CERBERTI.

Mais il me semble
Que cette fraise nuit un peu.

(*Il rabat la fraise que porte Armantine.*)

FLORIVAL, *toujours à part.*

Le cou charmant.

CARLIN.

Ah ! que le vieux peintre est plaisant !

CERBERTI, *dégageant la taille d'Armantine.*

Élancez-vous.

FLORIVAL.

Taille élégante.

CERBERTI, *lui faisant avancer un pied.*

Avancez-vous.

FLORIVAL.

Le pied mignon.

CERBERTI.

Bon : fixez-moi.

FLORIVAL.

Regard fripon.

CERBERTI, *reculant jusqu'au tableau, toujours la fixant.*

Fort bien !... très-bien !...

FLORIVAL.

Elle m'enchante :
Oui, tout en elle est ravissant.

ARMANTINE.

Qu'il paraît bien sous ce déguisement !...

ENSEMBLE.

FLORIVAL, ARMANTINE, *chacun à part, et se fixant.*

Quel trouble ! à peine je respire :
Non, je ne puis résister au délire
Que j'éprouve dans ce moment.
Ah ! quelle ivresse ! ah ! quel tourment !

CERBERTI, *jettant tour-à-tour les yeux sur Armantine et sur le tableau.*

Exprimons bien ce doux sourire :
Je veux que la toile respire ;
Oui, mon tableau sera charmant.

CARLIN, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire ;
Ah ! que le vieux peintre est plaisant !

CERBERTI, *retournant à Florival.*

Vous, mon brave, à genoux...

(*Il le pose dans la même attitude qu'à la scène précédente.*)

(*à Armantine.*) Votre main dans la sienne.

(*Armantine hésite.*)

FLORIVAL, *d'un ton plus brusque encore.*

N'ayez pas peur : je suis poli ;
Allons, votre main dans la mienne.

CERBERTI.

Eh ! pourquoi donc rougir ainsi ?

ARMANTINE.

Vraiment, je ne puis m'en défendre.

CERBERTI, *à Florival.*

Maintenant fixez-la du regard le plus tendre.

FLORIVAL.

Comme cela ?

CERBERTI.

Oui, c'est bien ça.

CARLIN, *riant à part.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

CERBERTI, *à Armantine.*

Vous, tâchez d'exprimer la crainte, le délire.

ARMANTINE.

Comme cela ?

CERBERTI.

Oui, c'est bien ça.

CARLIN.

Ah ! ah ! ah ! ah !

CERBERTI.

Enfin tous deux ayez l'air de vous dire :
« C'est pour toi seul que je respire...

ARMANTINE, *avec expression.*

» C'est pour toi seul que je respire.

CERBERTI.

» Je t'aimerai jusqu'au trépas.

FLORIVAL, *avec ame.*

» Je t'aimerai jusqu'au trépas ».

CERBERTI, *reculant jusqu'au tableau.*

Fort bien ! très-bien ! . . . ne bougez pas.

ENSEMBLE.

ARMANTINE, FLORIVAL, *l'un à l'autre, en conservant leur attitude.*

Oui, c'est pour vous que je respire :
Non, je ne puis résister au délire
Que j'éprouve dans ce moment.

CERBERTI, *peignant, et les fixant tour-à-tour.*

Exprimons ce tendre délire :
Je veux que la toile respire ;
Oui, mon tableau sera charmant.

CARLIN, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire ;
Ah ! que le vieux peintre est plaisant !

(Vers la fin de ce morceau, Francisque rôdant çà et là, découvre derrière les cartons, le chapeau de Florival, le prend, l'examine et le compare avec le bonnet du hussard.)

CERBERTI, *à Florival qui se lève, ainsi qu'Armantine.*

Ne remuez donc pas; encore un instant *(On entend frapper à la fenêtre, en dehors.)*

FRANCISQUE.

Hein ? . . . *(on frappe encore plus fort.)* Quest-ce que cest que cela ?

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LE HUSSARD.

LE HUSSARD, *ouvrant la croisée.*

VOILA l'appel; dites donc au capitaine Florival de me rendre mon sabre.

CERBERTI.

Qu'entends-je ?

FRANCISQUE.

Votre sabre ? ... le capitaine Florival ! ... (*à Cerberti.*) monsieur, nous sommes trahis.

CARLIN.

Maudit hussard ! (*Il lui donne son bonnet et son sabre ; le hussard disparaît.*)

CERBERTI.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

FLORIVAL, *ton naturel.*

Il n'est plus tems de feindre.

CERBERTI.

Quoi ! vous seriez ? ...

ARMANTINE, *riant aux éclats.*

Cet aimable officier, qui, malgré vos verroux et votre prévoyance, a su pénétrer jusqu'ici.

CERBERTI.

O rage !

FLORIVAL, *gaîment.*

Oui monsieur, c'est ce jeune présomptueux qui, désespéré (*d'un ton marqué.*) d'avoir, ce matin, si mal placé vos tableaux, a voulu réparer ses torts en venant lui-même vous servir de modèle,

CERBERTI.

Mais comment se peut-il ? ...

CARLIN.

C'est moi qui par cette fenêtre ai fait évader le soldat, et su trouver le moyen d'introduire ici mon maître. (*Il désigne Florival.*)

FRANCISQUE.

Son maître ! ... mon pauvre Jacquinet ! (*Il sort avec précipitation.*)

CERBERTI.

Oser ainsi escalader ma maison !

FLORIVAL.

Quand une garnison résiste, il n'y a que l'assaut.

CERBERTI, *avec emportement.*

Mais enfin, que prétendez-vous?

FLORIVAL.

Point d'emportement..... (*toujours avec gaîté.*) Après avoir contribué à votre gloire, (*il désigne le tableau.*) vous me permettrez de songer à mon bonheur: voici les conditions que je vous propose.

CERBERTI.

Des conditions!

FLORIVAL.

C'est générosité de ma part; vainqueur, je pourrais vous en dicter. Voici donc la capitulation: je suis capitaine, neveu du général d'Armaincour; j'ai de la fortune, beaucoup d'amour; ... mademoiselle est jolie; entièrement libre...

CERBERTI.

Comment?

FLORIVAL.

Je sais que vous n'avez aucuns droits sur elle... Je viens lui offrir mon cœur et ma main; si mademoiselle daigne les accepter, toute résistance de votre part serait inutile: croyez-moi, monsieur, signons le traité d'alliance, et je vous accorde les honneurs de la guerre.

CERBERTI.

Moi, je consentirais!...

ARMANTINE.

Vous vous y opposeriez en vain: je suis libre de mon choix... (*à Florival.*) Tout me présage, monsieur, que vous légitimerez l'idée que cette première entrevue me donne de vos sentimens. Je souscris au traité.

FLORIVAL.

Allons, monsieur, daignez le ratifier; et lorsque vous aurez à peindre quelque tête charmante, mademoiselle viendra vous en fournir le modèle.

ARMANTINE.

Je vous le promets.

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, FRANCISQUE, JACQUINET.

FRANCISQUE, *introduisant Jacquinet.*

MON pauvre Jacquinet !... non, jamais je ne me pardonnerai les coups...

JACQUINET.

Vou-avais touché fort; ça c'est vrai.

CERBERTI.

Moi qui avais pris tant de précautions!

JACQUINET, *abordant Cerberti d'un ton capable.*

Maint'nant qu' me v'la-z-intré cheux vous...

CERBERTI.

Eh bien?

JACQUINET.

N'gnya pas d'risque, allais, qu'aucun-z-amoureux...

CERBERTI, *brusquement.*

Il est bien tems... *(à Florival.)* Je suis vaincu : soyez heureux!

FLORIVAL.

Allons instruire mon oncle de cette heureuse aventure, le faire consentir à notre union, et le forcer d'approuver, pour la première fois... une de mes folies!

CHŒUR.

En vain la ruse et la prudence
Font sentinelles nuit et jour :
Tout doit céder à la puissance
De la jeunesse et de l'amour.

FIN.

De l'Imprimerie de BALLARD, rue J.-J. Rousseau, n°. 14.